THÉRÈSE

ET

FALDONI,

OU

LE DÉLIRE DE L'AMOUR,

FAIT HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Par M. AUGUSTIN H***, auteur de la Tour de la Belle Allemande, etc.

Annoncé le 18, *suspendu par ordre, représenté pour la première fois à Lyon, sur le théâtre des Célestins, le* 20 *octobre* 1809, *et joué les* 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30 *et* 31 *dudit mois.*

PRIX, 60 centimes.

Se vend au THÉATRE.

Nota. Tout exemplaire non revêtu de l'empreinte ci-jointe, sera réputé contrefait et saisi, conformément à la loi.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉRÈSE DE CLARANCOURT, fille d'un noble de Lyon.	Mad. RIBIÉ.
FALDONI, Italien de naissance, et commis marchand.	M. REYNAUD.
M. DE CLARANCOURT, père de Thérèse.	M. GUÉRIN.
Mad. DE CLARANCOURT, sa mère.	Mad. SOLOMÉ.
M. de FLORVILLE, jeune homme, officier, fils d'un ami de M. de Clarancourt.	M. LANCELIN.
M. URBAIN, pasteur et aumônier du château de Clarancourt, à Irigny.	M. HYPPOLITE.
GERTRUDE, gouvernante de Thérèse.	Mad. BRAS.
FRANÇOIS, domestique.	M. EMILE.
GERMAIN, valet de M. Florville.	M. ARMAND.
Domestiques.	

La scène se passe à Lyon, au premier acte, dans l'hôtel de M. de Clarancourt; et à Irigny, au deuxième et troisième acte, vers la fin du dix-septième siècle.

Digitized by Google

THÉRÈSE ET FALDONI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon, des fauteuils, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *vergetant, et une badine à la main.*

Oh mon Dieu, mamzelle Gertrude, que je suis donc content! nous allons donc voir marier mamzelle Thérèse.

GERTRUDE.

Hélas!

FRANÇOIS.

La belle fête! toute la maison va être habillée à neuf, de la tête aux pieds, en drap d'Elbœuf, pour après demain neuf; le cocher m'a dit comme ça que mon habit de jaquet serait si beau, qu'on me prendrait plutôt pour celui qui va dedans que pour celui qui grimpe derrière.

GERTRUDE.

Laisse-moi tranquille, je ne t'avais pas dit de venir avec moi ici.

FRANÇOIS.

C'est vrai ça, mamzelle Gertrude; mais vous êtes si bonne, que quand je peux vous attraper un moment pour faire la causette, je suis heureux comme vous n'en avez pas d'idée.

GERTRUDE.

Achève ton ouvrage, cela vaudra mieux. Au moment d'un départ pour la campagne, on ne manque pas d'occupations.

FRANÇOIS.

Je n'ai plus que les habits d'été de notre maître, à battre.

GERTRUDE.

Encore tout cela; et M. de Clarancourt va arriver de Paris d'un moment à l'autre.

FRANÇOIS.

Avec le prétendu: ah que je voudrais le voir. Ce mariage là va rendre la gaîté à mamzelle Thérèse, j'en suis bien sûr.

GERTRUDE, *à part.*

Il me fait trembler moi. (*Haut.*) Tout cela est bel et bon.

Digitized by Google

Allons, allons, vas t'en travailler; madame va rentrer, tu sais bien qu'elle est déjà sortie depuis long-temps pour aller en ville faire des emplettes. Si elle te trouvait ainsi à bavarder, tu serais grondé.

FRANÇOIS.

C'est vrai, mamzelle Gertrude, je m'en vas tout de suite. (*Il fait quelques pas et revient.*) A propos, mamzelle Gertrude, voici la clef de la chambre de M. Urbain, notre bon pasteur du village d'Irigny, et l'aumônier de notre château; j'ai nettoyé, balayé par-tout : on se mirerait dans le cœur de la cheminée.

GERTRUDE.

C'est bon; dès qu'il rentrera je la lui remettrai.

FRANÇOIS.

Dites donc, mamzelle Gertrude.

GERTRUDE.

Encore !

FRANÇOIS.

Plus qu'un mot : est-ce vrai qu'il est allé conduire chez le médecin de la maison, pour une consultation, ce petit commis marchand, notre voisin, si sujet à tomber comme roide mort sur la place, sans qu'on en puisse connaître la cause, et à qui madame et mamzelle veulent tant de bien.

GERTRUDE.

Ce petit commis marchand ! Voyez cet air méprisant... Il te convient bien... Tu ne peux pas dire M. Faldoni, ou le commis de M. Dosmont; sortez monsieur, sortez.

FRANÇOIS, *s'en allant à reculons.*

Mais mamzelle Gertrude...

GERTRUDE.

Sortez, vous dis-je, petit manant.

FRANÇOIS.

Pardon, mamzelle Gertrude.

GERTRUDE.

Mal-honnête ! allez apprendre à vivre, monsieur, et connaissez la distance qui existe entre M. Faldoni, jeune homme plein d'honneur et de sentiment, et un petit faquin de valet comme vous.

FRANÇOIS, *sortant.*

Comment, moi un faquin ! moi, mamzelle. (*Il sort, poussé par Gertrude.*)

SCÈNE II.

GERTRUDE, *seule.*

La vivacité m'a emportée; j'en ai du regret. Je devrais paraître plus indifférente lorsqu'il s'agit de ce cher M. Faldoni; mais c'est plus fort que moi. Voilà plus de six mois que ma

Digitized by Google

chère Thérèse m'a confié son amour pour lui, et son secret a été inviolablement gardé; ce n'est pas le moment de le trahir par des imprudences. Ah! non, sans doute. Cependant l'instant fatal est arrivé. Il faut enfin que tout se découvre; M. de Clarancourt ramène de Paris le fils d'un de ses amis avec lequel il était en procès depuis long-temps. Cette alliance met fin à toute querelle pécuniaire; mais quel coup elle porte au cœur de ma chère Thérèse! Comment cela se passera-t-il? La pauvre enfant jure de n'être jamais qu'à M. Faldoni; et moi, que deviendrai-je lorsque le voile sera déchiré, moi qui ai protégé ce funeste amour? Eh, pouvais-je faire autrement! ma pauvre Thérèse aimait déjà éperdument et depuis long-temps M. Faldoni, quand elle me fit l'aveu de la passion qui la dominait; et si je n'eusse consenti à favoriser clandestinement leurs entretiens et à en être le témoin discret, ah! combien de malheurs se préparaient pour l'avenir.... Mais j'entends du bruit, cachons notre émotion.

SCÈNE III.

GERTRUDE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah! ma bonne, je vous cherchais.

GERTRUDE, *à part.*

Quel air de satisfaction?

THÉRÈSE.

Tenez, ma bonne, (*Elle regarde de tous côtés.*) il est terminé.

GERTRUDE.

Il est terminé! quoi?

THÉRÈSE.

Mon portrait pour Faldoni; je viens de l'achever.

GERTRUDE.

Se peut-il?

THÉRÈSE.

Le voici. Est-il bien ressemblant?

GERTRUDE.

Ah! il est frappant!

THÉRÈSE.

Mes yeux ne m'ont donc point trompé.

GERTRUDE.

Comment, ma chère Thérèse, dans une circonstance semblable, avez-vous pu conduire vos pinceaux avec tant d'art et d'assurance?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas moi qui les guidait, ma bonne, mais l'amour lui-même.

GERTRUDE.

Ah! vous me faites frémir!

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

GERTRUDE.

Que votre malheureuse passion pour M. Faldoni va je crois nous attirer de grands maux ; songez donc que M. votre père arrive aujourd'hui même, ce matin peut-être.

THÉRÈSE.

Ah !... mon père !... A ce nom, je suis saisie d'effroi... Je le vois me présenter un autre époux que Faldoni ; je l'entends m'ordonner d'accepter celui dont il a fait choix. Ma mère joint ses instances aux siennes, elle m'invite aussi, me presse, et enfin me commande à son tour. Ah ! ma bonne, quelle affreuse position !

GERTRUDE.

J'avais bien prévu tout cela, mon enfant, quand je m'opposais d'abord à vos liaisons avec M. Faldoni ; quand je voulais sans cesse vous arracher de cette fenêtre maudite, qui vous procurait à chaque instant du jour les moyens de l'apercevoir. Quelle sera l'issue d'un semblable amour, vous disais-je cent fois ? La disproportion de rang et de fortune sera toujours un obstacle insurmontable à votre alliance avec lui. Vous savez combien M. votre père aime les grandeurs et le faste ; jamais il ne consentira qu'un jeune homme sans biens et sans naissance devienne son gendre. Ancien colonel, et ayant conservé toute la sévérité militaire, il exige sur-tout l'obéissance, est entier dans ses idées et invariable dans ses déterminations. Vous vous préparez, ma chère Thérèse, bien des regrets ; vous vous ménagez bien des larmes ; vous apprêtez à M. Faldoni un sort non moins affreux : écoutez mes avis, mes conseils, allons passer quelques mois au château d'Irigny, vous disais-je, j'obtiendrai cette permission de madame votre mère. Là, vous n'aurez plus sous les yeux l'homme qui fait le tourment de votre vie, et que vous rendez non moins à plaindre que vous ; là, nous aurons pour confident de vos peines M. Urbain, ce digne pasteur, celui qui a été chargé de votre éducation et qui vous aime comme un père. Je lui avouerai tout ; il vous consolera, vous donnera du courage, rendra le calme à votre cœur, cicatrisera sa blessure, et ma chère Thérèse trouvera dans le sein de l'amitié un remède efficace aux maux de l'amour.

THÉRÈSE.

Non, non, ma bonne Gertrude, détrompe-toi, quelques mois n'eussent pas suffi pour éteindre dans mon cœur les feux qui le consumaient secrètement depuis trois années, lorsque je te fis mes premiers aveux ; non, le respectable M. Urbain, que j'aime aussi de toute mon ame, ne serait point parvenu à effacer le souvenir de Faldoni. C'en est fait, Gertrude, si Faldoni n'obtient pas ma main, Thérèse n'approchera jamais des autels de l'hyménée.

Digitized by Google

GERTRUDE.

Ah, grand Dieu ! quelle triste perspective !

THÉRÈSE.

Mais cessons un moment de nous appesantir sur les suites que peut entraîner cette résolution, et ne nous occupons que de Faldoni. Combien ma mère et moi avons-nous eu de peine à le déterminer à se laisser conduire chez notre docteur, par M. Urbain. Faldoni, aussi fier que délicat, sentait qu'une consultation de plusieurs médecins réunis devait être coûteuse, et que ma mère voulait en faire tous les frais. Cette bonne et tendre mère est bien loin de penser que l'homme auquel elle prodigue ses bontés, intéresse si vivement sa fille.

GERTRUDE.

Je vous en réponds, et ce M. Urbain n'est pas moins éloigné de le croire.

THÉRÈSE.

Je brûle de savoir la décision des médecins; l'état de Faldoni m'afflige de plus en plus.

GERTRUDE.

Inconcevable maladie !

THÉRÈSE.

Ses évanouissemens subits deviennent chaque jour plus fréquens et plus longs. Quelques mois de repos, l'air salutaire des bois et des vallons calmeraient peut-être l'extrême agitation de ce sang qui se porte vers la tête avec tant de violence.

GERTRUDE.

Je le pense comme vous : mais la position de ce pauvre M. Faldoni ne lui permet pas tout cela; obligé au contraire d'être sur ses jambes les trois quarts du jour, de monter, de descendre, d'aller et venir; sans cesse tourmenté par cette funeste passion, et naturellement irascible, comme le sont tous ses compatriotes, les entraves qu'il voit à son bonheur augmentent encore son mal.

THÉRÈSE.

Arrête, Gertrude.

GERTRUDE.

S'il voulait au moins renoncer à cet exercice pour lequel son goût est si prononcé, et que l'on juge si contraire à sa situation : mais l'escrime fait ses délices.... C'est bien ce que je lui reproche tous les jours; qu'a-t-il besoin de savoir si bien tirer l'épée ?

THÉRÈSE.

Il doit la vie à ce talent; et....

GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

THÉRÈSE.

Je n'ai rien de caché pour vous, ma bonne, et voici ce que Faldoni m'apprit il y a quelques jours seulement, lorsque

Digitized by Google

je le sollicitais avec instance de discontinuer de s'adonner à cet art.

Né à Livourne, comme vous le savez, et de parens peu fortunés, Faldoni, dès son adolescence, aimait les armes, et l'état militaire était celui auquel la nature semblait l'avoir destiné; il eût vingt fois pris du service, si son intelligence et son travail n'eussent pas été les seuls soutiens du faible commerce de son vieux père, défunt maintenant. Sa piété filiale lui fit sacrifier une inclination naturelle au respectable auteur de ses jours. Il se contenta de former une salle d'armes, où ses amis et lui s'exerçaient dans leurs momens de loisir. Faldoni devint très-fort, et sa réputation lui valut plusieurs élèves distingués. A la suite d'un assaut, où il remporta le prix, une rixe s'éleva entre lui et un officier-général italien, un malheureux duel en fut le résultat, et après une lutte opiniâtre et longue de part et d'autre, l'officier reçut le coup fatal. Faldoni n'eut que le temps de fuir; on jura sa perte. Il vint se réfugier dans cette ville; mais la crainte d'y rencontrer un jour quelque vengeur de son adversaire, l'oblige à s'entretenir dans ce talent, à la fois utile et funeste à l'humanité.

GERTRUDE.

Ah! c'est bien différent! Ainsi donc, réfléchissez un peu, mademoiselle; vous voudriez épouser un homme dont la vie ne tient peut-être qu'à une malheureuse rencontre.

THÉRÈSE, *émue.*

Gertrude, je n'aime point ces réflexions. Il est des vérités qu'il faut savoir taire; ne suis-je point déjà assez à plaindre? Pourquoi venir encore déchirer mon cœur? (*Avec dépit et sensibilité.*) Hé bien, non; si j'étais l'épouse de Faldoni, cette idée ne troublerait point ma félicité. Je saurais bien soustraire Faldoni à tous les yeux de ces méchans; j'irais plutôt habiter l'extrémité du monde.

GERTRUDE, *à part.*

La pauvre enfant perd l'esprit, en vérité. Quelqu'un vient, remettez-vous, mademoiselle. Ah! c'est M. Urbain.

THÉRÈSE.

M. Urbain! Ah, que j'aspire après son retour.

SCÈNE IV.

M. URBAIN, THÉRÈSE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

A l'instant nous parlions de vous, M. Urbain.

THÉRÈSE.

Lorsqu'il s'agit d'un bienfait, même d'une simple complaisance, peut-on citer une autre personne?

URBAIN.

Il est si naturel d'obliger, que je vois toujours avec étonnement remarquer ceux qui servent leurs semblables.

THÉRÈSE.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Vous avez donc bien voulu accompagner M. Faldoni....

URBAIN.

Oui, ma chère amie, j'ai remis cet intéressant jeune homme entre les mains de plusieurs docteurs, qui, bien informés de tous les détails, attendaient notre arrivée.

THÉRÈSE, *avec un empressement involontaire.*

Qu'ont-ils dit ?

URBAIN.

Ils ont déclaré avoir besoin de disserter entr'eux.

THÉRÈSE, GERTRUDE.

Ah mon Dieu !

URBAIN.

A midi la consultation me sera remise par écrit.

THÉRÈSE.

Vous irez encore !

URBAIN.

Oui, j'irai moi-même.

GERTRUDE, THÉRÈSE.

Quelle bonté !

URBAIN.

M. Faldoni voulait monter ici.

THÉRÈSE, *vivement.*

Vous l'en avez empêché ?

URBAIN, *un peu étonné.*

Nullement. Mais l'un des domestiques nous a dit en bas que madame de Clarancourt était absente.

GERTRUDE.

Ah ! je reconnais bien là sa délicatesse !

URBAIN.

Il se propose de venir vous remercier, ainsi que madame votre mère, aussitôt qu'elle sera de retour.

THÉRÈSE, *à part.*

Puisse-t-elle arriver bientôt !

GERTRUDE.

Mais je puis, ce me semble, sans inconvénient faire dire à M. Faldoni de vouloir bien l'attendre ici, nous causerons tous quatre, nous l'encouragerons, nous le consolerons.

THÉRÈSE.

C'est cela, bonne Gertrude.

GERTRUDE.

Je reviens à l'instant. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, URBAIN.

URBAIN, *à part;* THÉRÈSE, *réveuse.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'en aperçois,

Digitized by Google

Thérèse et Gertrude portent à ce jeune homme un intérêt particulier; il règne quelquefois entr'eux un air de mystère. (*Regardant Thérèse.*) La voilà de nouveau tombée dans ses rêveries profondes : elle soupire !... Elle a des chagrins, et je les ignore... Chère enfant ! tu as perdu, je le crains, la paix de ton cœur. Essayons d'alléger ses peines en partageant son secret. (*Haut.*) Vous voilà bien pensive, ma chère Thérèse.

THÉRÈSE, *sortant de sa rêverie tout à coup.*

Ah ! pardon, pardon M. Urbain, j'étais sans le vouloir...

URBAIN.

Devenue très-sombre, très-rêveuse...

THÉRÈSE.

Dans la position où je me trouve, il n'est pas étonnant que... Vous ne m'en voulez pas, M. Urbain ?

URBAIN.

Au contraire, Thérèse, et j'ai quelques motifs pour cela.

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire ?

URBAIN.

Thérèse que j'ai élevée depuis l'enfance, Thérèse qui m'a tant de fois donné des preuves de son attachement, de sa sincérité, de sa confiance; Thérèse a des secrets pour moi.

THÉRÈSE.

Moi !.... des secrets ?

URBAIN.

Thérèse rougit.... Elle se rappelle, je le vois, que le mensonge offense la Divinité.

THÉRÈSE.

M. Urbain...

URBAIN.

Urbain sera toujours votre conseil et votre ami; avouez qu'une autre cause encore que celle de votre prochaine union... Ce mot augmente votre trouble. Auriez-vous pour ce mariage quelque répugnance ? Il paraît cependant parfaitement assorti sous plus d'un rapport. M. de Florville, fils d'un des premiers magistrats de la capitale, est, dit-on, un jeune officier doué d'une figure agréable, possède des talens, a de l'esprit; on dit même que son avancement dans la carrière militaire sera très-rapide. Quel époux mieux choisi pouvez-vous désirer ? Mais votre affliction redouble encore ! Thérèse, que se passe-t-il donc dans votre ame ?

THÉRÈSE.

M. Urbain, oui, je sens tous mes torts. Je vous ai caché jusqu'à présent bien des choses; mais puisque vous m'offrez encore votre généreux appui, venez à mon secours, sauvez-moi des dangers qui m'environnent, et rappelez mon courage abbattu. Homme bienfaisant et digne des respects de toute la terre, j'ose lever maintenant les yeux devant vous, et vous

Digitized by Google

montrer toute ma faiblesse ; j'aime... Oui, M. Urbain, j'aime autant qu'il est possible d'aimer ; c'est une fièvre brûlante ; je ne suis plus à moi, je suis toute à la passion qui me consume.

URBAIN.

Chère Thérèse ! que m'apprenez-vous ? et quel est l'objet de cette flamme si ardente ?

THÉRÈSE.

Vous le connaissez.

URBAIN.

Je le connais. (*A part.*) O pressentimens !

THÉRÈSE.

Vous l'avez vu, vous le voyez tous les jours ; vous le quittez à l'instant, et vous allez le revoir ici.

URBAIN.

M. Faldoni !

THÉRÈSE.

Eh quel autre pourrait m'inspirer la même tendresse ? Il a des vertus, est plein de l'énergie d'une ame honnête et fière, supérieur aux événemens, incapable de fléchir sous le poids de l'infortune ; il supporte son sort avec courage et résignation, tandis que plus faible que lui, je succombe à ma douleur.

URBAIN.

Reprenez vos esprits et soyez plus calme : ô mon enfant, que je vous plains ! Mais ne vous abandonnez pas ainsi au découragement, la Providence fait quelquefois naître de l'extrême douleur des consolations inattendues.

THÉRÈSE.

La seule qui puisse mettre un terme à mes souffrances serait un consentement, que je n'obtiendrai jamais de mes parens, je le sais.

URBAIN, *à part.*

Et moi je le crains bien aussi. (*Haut.*) Mais, Thérèse, quel moment avez-vous attendu pour me faire ces aveux : celui où votre père, de retour au sein de sa famille, y conduit un jeune homme qu'il vous destine ; celui où la joie devrait briller dans vos yeux ! que dira-t-il en les voyant pleins de larmes ? Que dira-t-il en apprenant....

THÉRÈSE.

Ah ! M. Urbain ! c'est cela seul que je redoute ; jamais je n'aurai la force...

URBAIN.

Je l'aurai pour vous, s'il le faut, mon enfant ; mais vous ferez encore des réflexions.... Vous craindrez de chagriner votre père, et j'emploierai tout pour vous donner le courage d'étouffer en vous cette passion si violente, dont les suites, hélas ! pourraient devenir trop funestes.

THÉRÈSE.

On n'étouffe plus une passion qui a trois années d'existence,

Digitized by Google

URBAIN.

Trois années ! (*A part.*) O malheureuse enfant !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mad. CLARANCOURT, GERTRUDE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mad. de Clarancourt.

THÉRÈSE, *essuyant ses yeux.*

O ciel ! ma mère !

URBAIN, *bas et vîte.*

Nous nous reverrons seuls bientôt, Thérèse, j'aurai réfléchi aux moyens de vous tirer de cette affreuse situation.

(*Mad. Clarancourt et Gertrude entrent.*)

GERTRUDE.

J'ai trouvé Madame au magasin de M. Dosmont; M. Faldoni va venir dans un moment. (*Thérèse va au-devant de sa mère, qui l'embrasse et lui prend les mains avec tendresse.*)

Mad. CLARANCOURT.

Bon jour ma chère Thérèse, bon jour mon digne Pasteur; je suis charmée de vous trouver.

Parmi les acquisitions auxquelles j'ai consacré toute ma matinée, je viens de faire celles de tout ce qui était nécessaire pour parer notre chapelle du château d'Irigny, (*Thérèse fait un soupir.*) et aussi l'achat d'un riche vêtement sacerdotal que vous voudrez bien accepter, j'espère, comme un gage de mon affection et un souvenir de l'auguste cérémonie qui va consolider le bonheur de ma fille; dans peu l'on doit transporter ici ces divers objets, et je désirerais, avant d'en solder le montant, avoir votre assentiment sur mon choix.

URBAIN.

Votre piété, Madame, et votre vénération pour nos mystères, me garantissent d'avance que rien n'aura été épargné, ni même oublié.

GERTRUDE.

J'en suis bien sûre, aussi, moi.

URBAIN.

Obligé de sortir en ce moment, je ne tarderai point néanmoins à me rendre à vos désirs.

Mad. CLARANCOURT.

Vous retournez, je gage, auprès de notre docteur; car le jeune Faldoni vient de me dire que vous vouliez prendre de nouveau cette peine.

GERTRUDE.

Il est si bon.

URBAIN.

Je ferai aussi cette démarche; mais j'ai encore un autre

Digitized by Google

but; (*regardant Thérèse.*) permettez-moi de vous le taire.

GERTRUDE.

Je devine : M. Urbain va faire quelque bonne action.

Mad. CLARANCOURT.

Ou soulager quelques affligés.

URBAIN, *regardant Thérèse qui soupire.*

Du moins je vais m'occuper des moyens d'y parvenir.

Mad. CLARANCOURT.

N'oubliez pas, mon cher M. Urbain, que nous dînons aujourd'hui à Irigny ; veuillez faire en sorte de partir avec nous.

URBAIN.

N'en doutez point, Madame ; mais cependant ne m'attendez pas : vous savez que tout temps appartient au malheur.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté URBAIN.

Mad. CLARANCOURT.

Toujours le même !

THÉRÈSE.

Modèle de vertu !

GERTRUDE.

Le plus méritant de tous les pasteurs.

FRANÇOIS.

Ça ne devrait jamais mourir des hommes comme çà.

Mad. CLARANCOURT.

Enfin, ma chère Thérèse, le moment heureux approche, nous allons bientôt serrer entre nos bras mon époux et ton père, et tu vas connaître l'homme aimable et distingué auquel les nœuds les plus doux, sous peu de jours, t'attacheront à jamais. D'après la lettre charmante que j'ai reçue de lui, et dans laquelle il me prie de commander dans cette ville les plus riches étoffes, j'ai été dans nos premières fabriques, c'est à qui s'empressera de contribuer à cette mémorable alliance ; tu auras, ma chère Thérèse, pour le jour de l'hyménée, une magnifique parure ; quant à celle du lendemain, j'ai trouvé tout à l'heure chez M. Dosmont...

THÉRÈSE.

Chez M. Dosmont.

Mad. CLARANCOURT.

Des étoffes charmantes ; mais comme ces choses sont de fantaisies, tu les choisiras toi-même. M. Faldoni va apporter ici plusieurs pièces des plus nouvelles...

THÉRÈSE, *à part.*

Oh ! quelle cruelle commission pour lui !

Mad. CLARANCOURT.

Il a d'ailleurs le goût excellent, comme tu sais, puisque c'est à lui que tu laisses toujours le choix de tes emplettes.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Cela est vrai, ma mère.

Mad. CLARANCOURT.

Je vais songer maintenant à ma toilette, je t'engage à en faire autant. Je n'ai pas besoin de recommander à Thérèse de mettre un peu d'élégance aujourd'hui dans ses atours, et surtout d'être moins sérieuse ; (*souriant.*) car en vérité, ma fille, à te voir quelquefois, et par exemple en ce moment même, on dirait que tu as au fond du cœur les plus grands chagrins du monde.

GERTRUDE, *à part.*

La bonne dame ne croit pas si bien dire la vérité.

Mad. CLARANCOURT.

Viens, ma fille, viens. Suis-nous, Gertrude. Toi, François, tu viendras m'avertir lorsque tu verras entrer M. Faldoni.

FRANÇOIS.

Le petit commis marchand ; (*à part, regardant Gertrude.*) ah ! mon Dieu !

GERTRUDE, *avec humeur.*

Eh ! il n'y en a pas deux à Lyon.

THÉRÈSE, *à part.*

Oh ! non.

Mad. CLARANCOURT.

M. Urbain sera peut-être de retour, et nous pourrons donner connaissance de la consultation au jeune Faldoni.

FRANÇOIS *bas à Gertrude.*

Vrai, ça ne m'arrivera plus, mamzelle Gertrude.

GERTRUDE *avec humeur, en sortant :*

C'est bon, c'est bon. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

FRANÇOIS *seul, pensif.*

Mais est-ce que par hasard ça serait une chose comme ça : v'là une réflexion qui me pousse et qui est si naturelle, que j'en reste tout interdit. Mamzelle Gertrude ne prendrait pas tant d'intérêt à ce M. Faldoni, s'il n'y avait pas quelque raison cachée que je devine, moi. Je parie qu'avec son petit air de sainte nitouche, elle est amoureuse du jeune homme ; si ça n'est pas, que je ne m'appelle pas François.... Qu'est-ce que j'entends donc ! (*Il va vers une fenêtre.*) Eh, mais, v'là la chaise de poste de notre maître... C'est lui ; oh ! c'est bien lui. Le v'là qui met pied à terre ; le prétendu qui descend après lui. Ah ! il est gentil comme tout. Courons au-devant d'eux... Non, non, n'faut pas, à cause de la corvée des paquets ; restons plutôt ici, en ayant l'air de ranger et de rapproprier tout. (*Il chante en dérangeant les fauteuils.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

M. CLARANCOURT, FLORVILLE, Domestiques *portant divers paquets, porte-manteau, etc.*; GERMAIN *habillé en courier, et tenant une cassette, deux grands porte-feuilles, deux épées et des pistolets.*

FRANÇOIS.

Ah ! v'là not maître. Comment c'est vous, notre maître ? quel plaisir ça me fait de vous revoir.

CLARANCOURT.

Trève à tous tes complimens : l'appartement destiné à M. de Florville est prêt, sans doute.

FRANÇOIS.

Certainement, notre maître. (*A Germain.*) Donnez donc, que je vous débarrasse. (*Il prend le porte-feuille et les épées, et les pose sur la table.*)

FLORVILLE, *pendant ce temps.*

Quelle prévoyance infinie !

CLARANCOURT.

Vous vous moquez, mon cher gendre ; car je puis maintenant vous appeler ainsi.

FLORVILLE.

Ce titre m'enchante, et je vais me hâter de me mettre en état d'être présenté par vous à la céleste Thérèse, ainsi qu'à mon adorable belle-mère.

CLARANCOURT.

Je vous engage pourtant, avant tout, à prendre quelques heures de repos ; voici deux nuits que nous passons.

FLORVILLE.

Je ne m'en suis pas aperçu.

CLARANCOURT.

Excès d'honnêtetés. Croyez-moi ; il est onze heures, jusqu'au moment de nous remettre en route pour nous rendre à mon château d'Irigny, laissez Morphée répandre sur vous ses pavots bienfaisans.

FRANÇOIS, *à part.*

Morphée ! Qu'est-ce que c'est donc que ce jardinier là.

FLORVILLE.

Vous le voulez. J'obéis à mon second père.

CLARANCOURT.

Bien parlé.

FLORVILLE.

Mais deux heures de sommeil suffiront ; ce serait par trop abréger une journée consacrée à tant de plaisirs, pour mes yeux et mon cœur.

CLARANCOURT.

A merveille ; dans deux heures l'on vous réveillera. François, conduis M. de Florville.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

C'est par ici, Monsieur, au second, sur la cour.

CLARANCOURT.

J'irai vous trouver et vous introduire auprès de nos dames.

FLORVILLE.

Je vous quitte plein de ce doux espoir. (*Ils se saluent mutuellement.*)

FRANÇOIS, *à part, pendant ce temps-là.*

Ce que c'est que de nous, on ne fait pas tant de cérémonie que ça quand on m'envoie coucher, moi. (*Florville, François, et deux domestiques avec des valises, etc., sortent.*)

SCÈNE X.

CLARANCOURT, *seul.*

Heureux voyage ! Un procès terminé, deux amis réconciliés, et une fille sous peu de jours mariée. Je suis enchanté de moi-même; mais mon épouse et ma Thérèse ne sont pas encore venues se jeter dans mes bras; elles doivent cependant savoir à présent mon arrivée.... et...

SCÈNE XI.

GERTRUDE, CLARANCOURT.

GERTRUDE.

Ah! Monsieur! vous voilà enfin rendu à nos vœux ! Madame et Mademoiselle m'envoient vous témoigner leurs regrets de n'avoir pas reçu déjà vos embrassemens. Elles sont à leur toilette, et ne peuvent sortir de leur appartement pour le moment. Ce retard les désolent; elles font toute diligence...

CLARANCOURT.

Je n'en doute pas; je passe en les attendant dans mon cabinet, pour y déposer des papiers essentiels. Dis à Mad. Clarancourt et à ma fille que je partage leur impatience.

GERTRUDE.

J'y vole, Monsieur. (*A part.*) Pauvre Thérèse ! quelle journée pour toi ! (*Tous deux vont pour sortir par la porte du fond, François entre par le côté.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur, ce jeune monsieur est étendu sur le canapé.

CLARANCOURT, *sortant.*

Il suffit : beaucoup de prévoyance et d'attention. (*Il sort avec Gertrude.*)

FRANÇOIS, *seul.*

Ah ! il ne manquera de rien. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle fête

Digitized by Google

fête que ça va faire à Irigny ! quel bal ! et sur-tout quel repas ! Mais à propos de noces, c'en serait une bon comique si mamzelle Gertrude allait se marier avec son bon ami Faldoni. Que je rirais donc de les voir danser le menuet et l'allemande : tout en plaisantant, c'est que ça arrivera peut-être. Ah ! c'est le domestique du prétendu de mamzelle, et qui a couru à franc-étrier devant la chaise.

SCÈNE XIII.

GERMAIN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Hé ben, votre maître est-il endormi ?

GERMAIN.

Il ronfle déjà.

FRANÇOIS.

Et vous en allez faire autant ?

GERMAIN.

Moi ! allons donc ; j'aime bien mieux vider une bonne bouteille de vin.

FRANÇOIS.

Vous me permettrez de vous la payer.

GERMAIN.

Non pas, non pas.

FRANÇOIS.

Ça ne peut pas être autrement, c'est à moi à faire les honneurs de mon pays.

GERMAIN.

Vous le voulez ?

FRANÇOIS.

Je le prétends.

GERMAIN.

Pas de dispute, partons.

FRANÇOIS, *bas.*

La seule chose que je vous demande, c'est de me prêter 3# ; je vous les rendrai le premier du mois, en recevant mes gages.

GERMAIN.

Il est bon celui-là. (*On entend une sonnette de l'intérieur.*)

FRANÇOIS.

Ah ! v'là qu'on me sonne. Allez toujours devant M. Germain. Là, au coin, c'est le meilleur et pas cher.

GERMAIN.

Oui, oui, (*A part.*) compte sur moi.

(*François va pour sortir, Thérèse entre ; Germain sort.*)

SCÈNE XIV.

THÉRÈSE, *seule.*

Quelle contrainte ! elle double mes maux. Et pourtant,

Digitized by Google

malgré mes efforts, mon père vient de s'apercevoir que je n'avais qu'une gaîté apparente ; cela l'inquiète ; ma mère heureusement n'attribue cette mélancolie qu'à mon caractère, et cherche à le persuader à mon père, qui ne semble pas en être convaincu. Ses yeux cherchaient à lire dans les miens, et j'ai trouvé, en m'éloignant, un prétexte pour éviter des questions que je redoute. D'ailleurs Faldoni ne peut tarder à venir ; déjà même il devrait être ici, et je brûle de lui remettre mon portrait avant notre départ pour le château. Quel étonnement ! et quelle satisfaction pour lui ! C'est dans ce salon qu'il doit passer d'abord ; mon père s'est mis à écrire, ma mère achève sa toilette, le moment serait bien favorable. Ouvrons la fenêtre, et tâchons de lui faire quelques signes avec prudence. (*Elle ouvre la fenêtre.*

SCÈNE XV.

FALDONI, THÉRÈSE, *à la fenêtre.*

FALDONI, *ayant sous son bras plusieurs pièces d'étoffes, entre sans apercevoir Thérèse.*

FALDONI, *regardant.*

Personne dans ce salon !

THÉRÈSE, *se retirant de la fenêtre.*

Je ne l'aperçois point. (*Elle se retourne et s'écrie :*) Faldoni !

FALDONI, *laissant tomber ses pièces d'étoffes et mettant ses mains sur sa figure.*

Thérèse !

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous Faldoni !... Ah !... je conçois. Rassurez-vous, mon ami, votre état et tout ce qu'il entraîne de pénible pour une ame aussi fière que la vôtre, ont-ils pu jusqu'ici affaiblir mon amour ; c'est dans votre cœur seul que je veux trouver la noblesse et l'élévation.

FALDONI.

Voyez où le sort me réduit ; c'est moi qu'il désigne pour apporter à Thérèse les parures d'un hymen qui va me séparer d'elle à jamais.

THÉRÈSE.

Faldoni ! Faldoni ! quels mots prononcez-vous ! Ah ! comme la peine altère ses traits. Asseyez-vous, mon ami, je vais appeler quelqu'un, et vous prendrez...

FALDONI.

Non, non ; je ne serais plus seul avec vous, et je perdrais ce moment de bonheur.

THÉRÈSE.

Quelle simpathie dans nos cœurs ! c'est aussi pour moi la plus douce jouissance. Ah ! Faldoni ! que ne puis-je près de

Digitized by Google

vous, dans ma solitude, oublier tout l'univers, et riche de votre amour, laisser au reste du monde l'intérêt et les préjugés qui le gouvernent. Que me feraient alors toutes les grandeurs de la terre ? Une chaumière et vous, Faldoni, voilà tout ce que j'ambitionne. Vous m'y verriez dans cette chaumière, quittant pour la bure les vains ornemens du luxe, exercer mes mains au travail, supporter la détresse, la misère même, ne vivre et ne respirer que pour Faldoni ; rétablir à force de soins sa santé affaiblie, et m'écrier entre ses bras : Voilà l'ouvrage de la persévérance et de la tendresse.

FALDONI.

Chère Thérèse ! quelle douce illusion !... Mais la réalité vient détruire aussitôt ces riantes images. Au lieu de cette chaumière j'aperçois le fatal château où Thérèse va jurer de n'être plus qu'au mortel fortuné que son père lui destine ; au lieu de cette bure, je la vois couverte des plus riches vêtemens ; entourée d'une foule immense ; l'alégresse l'environne, elle seule est triste et pensive ; elle songe encore à Faldoni, qui déjà sera loin de ces murs, et portera au hasard sa douleur et ses infortunes.

THÉRÈSE.

Faldoni, cessez de m'affliger ainsi ; ouvrons plutôt nos cœurs à l'espérance. M. Urbain, le respectable aumônier de notre château, sait tout.

FALDONI.

Comment ?

THÉRÈSE.

Oui, il m'a arraché l'aveu de notre amour, et c'est en lui qu'il faut mettre maintenant tout notre espoir. Il a beaucoup d'empire sur mon père et ma mère, et Dieu, qui dispose à son gré du cœur humain, peut changer leur décision...

FALDONI.

En ma faveur ? Non, Thérèse, n'y comptons point. M. de Clarancourt sur-tout, enorgueilli de sa noblesse, méprise trop tout ce qui n'est pas son égal.

THÉRÈSE, *regardant de tous côtés.*

Faldoni... quels que soient les événemens...

FALDONI.

Hé bien ?

THÉRÈSE.

Vous ne m'oublierez jamais ?...

FALDONI.

Cruelle !... Pouvez-vous bien me le demander ?

THÉRÈSE.

J'ignore ce que je deviendrai, dans une heure nous allons partir pour Irigny : nous ne nous verrons peut-être plus.

FALDONI.

Thérèse... ose-t-elle croire qu'un espace de deux lieues nous

Digitized by Google

sépare pour toujours. Ne l'ai-je pas déjà franchi, cet espace, plusieurs fois dans une journée !

THÉRÈSE, *avec mystère.*

Faldoni, j'ai quelque chose à vous remettre.

FALDONI.

Ah ! je le pressens. — Une lettre d'adieux éternels.

THÉRÈSE.

Cette lettre-là, Faldoni, mieux que toute autre vous rappellera l'infortunée Thérèse, son amour, ses regrets, ses souffrances ; voilà sur-tout ce qu'elle a cherché à y exprimer, à y peindre... Ouvrez, ouvrez. (*Elle lui donne l'enveloppe.*)

FALDONI.

Ciel ! le portrait de Thérèse !..

THÉRÈSE.

Oui, Faldoni, je l'ai fait pour vous. C'est ainsi que Thérèse trace ses adieux éternels au plus aimé des hommes.

FALDONI, *baisant le portrait.*

Femme adorée ! quelle surprise délicieuse ! quelle consolation certaine. Thérèse, placez vous-même ce précieux gage de votre amour sur ce cœur qui ne cessera de battre pour vous, que lorsque la mort, de sa main froide et décharnée, arrêtera sa palpitation ; et jurons ensemble, par le ciel qui nous entend, que Thérèse et Faldoni ne formeront jamais d'autres nœuds que ceux de leur union éternelle.

THÉRÈSE, *avec exaltation.*

Oui, oui, Faldoni ; je le jure !

(*Faldoni met un genou en terre, baise encore le portrait, le remet entre les mains de Thérèse, qui lui passe autour du cou la chaîne d'or, et tous deux lèvent les mains vers le ciel.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M. ET Mad. CLARANCOURT, *ouvrant tout à coup la porte du fond*, GERTRUDE, *derrière. Faldoni aux genoux de Thérèse.*

M. et Mad. CLARANCOURT.

Que vois-je ! *Effroi des deux amans qui se séparent.*

THÉRÈSE, *jetant un cri.*

Mon père !

CLARANCOURT.

Thérèse ! qu'est-ce à dire ! Votre embarras paraît extrême. Vous ne répondez point ! Existerait-il donc quelque intelligence... Oh ! non, non, je connais trop les sentimens de ma fille pour soupçonner entr'elle et un homme de la classe de M....

FALDONI, *à part.*

Suis-je assez humilié.

Digitized by Google

Mad. CLARANCOURT.

Quel silence !

THÉRÈSE, *se jetant aux pieds de sa mère.*

Ah ! ma mère ! prenez pitié de moi, ne me repoussez pas de votre sein.

CLARANCOURT.

Qu'entends-je ? et quel mystère...

FALDONI.

Je ne craindrai point de vous le dévoiler, Monsieur. Mon ame est pure, quoique ma naissance ne soit pas du même rang que la vôtre ; et l'amour qui ne calcule point les distances établies par l'orgueil, l'amour le plus passionné a, depuis long-temps et dans le silence, osé réunir le cœur de Thérèse à celui de Faldoni.

M. et Mad. CLARANCOURT.

Se peut-il !

THÉRÈSE.

J'ai long-temps lutté contre moi-même ; j'ai vainement écouté les conseils de l'amitié. Oui, j'ai secrétement ouvert mon cœur à la tendresse ; un pouvoir inconnu m'a entraîné ; ce pouvoir est celui de la nature et de l'amour : comment résister à leur impulsion, être sourd à leur voix ? Thérèse est-elle donc si coupable d'avoir obéi aux deux maîtres du monde.

CLARANCOURT.

O coup fatal ! qu'un étranger, qu'un homme qui ne tient à aucun des liens de la société, cherche et parvienne à surprendre le cœur d'une fille innocente et vertueuse, je le crois sans peine ; mais que cette fille, élevée dans les sentimens de l'honneur, s'abandonne et méconnaisse ses devoirs...

THÉRÈSE.

Mon père !

CLARANCOURT.

C'en est trop, fille indigne, je te désavoue.

FALDONI.

Permettez-moi de la défendre, Monsieur.

CLARANCOURT.

Vous ? Je vous accable de mon mépris ; sortez.

FALDONI.

De votre mépris ! Faldoni cependant ne l'a point mérité ; son amour n'a point été souillé par l'idée de la séduction ; ses entretiens avec votre fille n'eurent jamais lieu sans un témoin respectable et discret.

GERTRUDE, *à part.*

Je suis perdue.

FALDONI, *continuant.*

Et la moralité de celui qui sait apprécier la vertu, sans être né pourtant sous les lambris dorés, peut vous garantir, Monsieur, de la pureté de ses intentions.

Digitized by Google

CLARANCOURT.

Sortez, vous dis-je, infâme suborneur.

FALDONI.

Vos discours, Monsieur, deviennent outrageans.

CLARANCOURT.

Votre présence enflamme ma colère.

FALDONI.

Et vos injures révoltent tous mes sens.

CLARANCOURT.

Pour la dernière fois, sortez, ou je vous fais chasser.

FALDONI.

Chasser ! T'ant d'arrogance enfin provoque ma fierté ; j'étais prêt à m'avouer coupable sans avoir commis de crime, à tomber à vos pieds sans avoir besoin de pardon ; fort de ma conscience, je ne chercherai plus à me justifier, mais je vous demanderai Thérèse...

M. et Mad. CLARANCOURT.

Ma fille !

FALDONI.

Oui, Thérèse, comme un bien dont le ciel m'a désigné la possession ; Thérèse et Faldoni, au point où leur amour est porté, ne peuvent plus être séparés. Thérèse et Faldoni ont reçu leurs mutuels sermens, il n'est plus en la puissance des hommes de les rendre parjures.

THÉRÈSE, *levant les mains vers le ciel.*

Parjure ! Non, non, jamais !

CLARANCOURT.

Comble de l'audace ! Je n'ai point blanchi sous les armes pour souffrir et l'insulte et le déshonneur. (*Saisissant les deux épées qui se trouvent sur la table, il en jette une à Faldoni.*) Misérable ! tu vas payer de ta vie...

Mad. CLARANCOURT, THÉRÈSE, GERTRUDE.

Arrêtez ! arrêtez !

FALDONI, *relevant l'épée.*

Pour la première fois, je refuse le combat. M'exposer à faire couler un sang qui m'est cher ! Non, loin de moi ce fer ; avec lui, par-tout je disputerais Thérèse au plus puissant des mortels... Ici, je ne veux pas même me défendre : frappe, homme orgueilleux ! père insensible ! et perce dans ce cœur l'image de ta fille.

CLARANCOURT.

O fureur !

FALDONI.

Je m'éloigne, non par crainte, mais pour vous laisser à vos réflexions, Monsieur ; souvenez-vous que Faldoni, irrité par vos dédains, est toujours digne de votre estime ; que Thérèse ne peut appartenir qu'à lui seul ; que Faldoni sera toujours sur vos pas, en quelque lieu de la terre que vous la conduisiez ; que

Digitized by Google

Faldoni l'arrachera même du pied des autels, si vous l'y faites traîner, pour violer les sermens du plus brûlant amour. Adieu! adieu Thérèse. (*Thérèse s'élance vers Faldoni, ils se serrent mutuellement. M. Clarancourt va pour reprendre vivement sa fille.*)

THÉRÈSE.

Ah! grand Dieu! ses yeux se ferment, ses pieds chancèlent! Du secours! du secours!

GERTRUDE.

Il s'évanouit!

CLARANCOURT.

Hola! quelqu'un.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS, GERMAIN, Domestiques.

CLARANCOURT.

Qu'on l'emporte de ces lieux.

THÉRÈSE.

Faldoni! Faldoni!

CLARANCOURT.

Thérèse, retirez-vous!

THÉRÈSE.

Il n'entend plus rien.

CLARANCOURT.

Valets, entraînez ma fille dans son appartement.

THÉRÈSE.

Mon père!

CLARANCOURT.

Obéissez.

THÉRÈSE.

Par grace! (*Les valets s'efforcent d'emmener Thérèse, d'autres emportent Faldoni.*)

FALDONI, *d'une voix étouffée, et appuyant ses mains sur son front.*

Ah!

THÉRÈSE.

Faldoni! Il expire! laissez-moi. (*Elle se précipite de nouveau vers lui, M. Clarancourt s'oppose à son passage.*)

CLARANCOURT.

Arrête, fille coupable! et respecte encore ton père.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente une partie du parc du château d'Irigny. Un berceau est à droite du public; au fond règne un mur élevé et surmonté de pointes de fer, au milieu est une grille de fer.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, *seul.*

Enfin nous voilà à Irigny; j'ai bien cru que le jeune homme était mort tout à fait cette fois: nous avons été plus d'une heure et demie autour de lui sans pouvoir lui arracher une seule parole. Quelle diable de maladie! ça lui jouera quelque mauvais tour; c'est sûr. Mais je ne sais pas pourquoi j'ai le pressentiment que nous n'aurons pas ici autant d'agrément cette année que les précédentes; ça ne commence pas trop bien: 1.° mamzelle Thérèse avec mamzelle Gertrude dans une voiture séparée, arrivant avant tout le monde, et se renfermant dans son appartement; 2.° notre maître dans sa chambre à coucher, se promenant d'un air agité, sans dire mot à personne; 3.° mamzelle Gertrude montant, descendant avec une physionomie d'affliction; ah! pour, on devine le pourquoi: c'est le chagrin d'être éloigné pour quelques jours de son cher M. Faldoni... Comme elle s'empressait après lui; que de soins... Et mamzelle, donc, qu'il a fallu entraîner... Ça, mais voyons donc un peu; c'est t'y à la jeune ou à la vieille qu'il en voudrait? Quel éclaircissement qui me vient dans l'esprit; et tout à l'instant, de la croisée du salon au premier, ce particulier que j'ai vu dans la petite ruelle, et qui entrait chez le père Mathurin, notre vigneron, ça ne serait t'y pas?... eh! oui, c'est le même habit... C'est lui, bien sûr, c'est M. Faldoni; qu'eu mic mac! qu'eu mic mac! chut! v'là justement mamzelle Gertrude, faut tâcher de savoir quelque chose.

SCÈNE II.

GERTRUDE, FRANÇOIS.

GERTRUDE.

François! François!

FRANÇOIS.

Me voilà, mamzelle Gertrude.

GERTRUDE.

Sais-tu dans quelle avenue se promènent Madame et M. de Florville?

FRANÇOIS.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Par ici, mamzelle Gertrude; je vais vous y conduire.

GERTRUDE.

Inutile : il faut aller sur-le-champ dresser votre dessert.

FRANÇOIS.

Ah! ma foi, je l'avais oublié! (*A part.*) Quel guignon, v'là un dessert qui dessert mes projets. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

GERTRUDE, *seule.*

Que faire? quel nouvel embarras! Ce pauvre M. Faldoni est déjà dans le village, il vient de m'en instruire par ce billet que m'a remis en secret notre vigneron, chez lequel il se tient caché; il veut absolument parler à Thérèse tandis que l'on sera à table, me marque-t-il : je n'ose, en vérité, d'après ce qui s'est passé ce matin à la ville : quel caractère violent! quelle chaleur! quelle hardiesse, je ne le connaissais pas encore; et puis autre danger : si pendant l'entretien que je pourrais lui faciliter il allait de nouveau s'évanouir, que ferions-nous? En appelant du secours tout se découvrirait; et moi qui jusqu'à présent n'ait point été compromise, je serais perdue! Mais en attendant que je me décide pour une chose ou pour l'autre, rejoignons Madame; il faut se servir du prétexte convenu avec elle, pour lui annoncer devant M. de Florville que ma pauvre Thérèse ne pourra point paraître au dîner; en effet, la malheureuse enfant n'en est pas en état. Ses larmes n'ont point encore tari depuis notre départ de Lyon; qu'il me tarde que M. Urbain arrive pour adoucir un peu sa douleur. Je ne conçois pas ce qui le retient si long-temps; on parle je crois sous le grand berceau : c'est précisément Madame, avec M. de Florville.

SCÈNE IV.

Mad. CLARANCOURT, FLORVILLE, GERTRUDE.

FLORVILLE.

Ce parc est charmant, Madame; je ne puis me lasser de l'admirer : c'est un modèle de goût et d'élégance. On voit bien que le bonheur a choisi cet asile pour sa résidence favorite.

Mad. CLARANCOURT, *à part.*

Il ne sait pas combien il me fait mal en s'exprimant ainsi.

GERTRUDE.

Madame, j'allais au-devant de vous... La migraine de mademoiselle Thérèse est devenue si forte, qu'elle vous supplie, ainsi que Monsieur, de vouloir bien la dispenser...

Mad. CLARANCOURT.

C'était toute ma crainte; ces maudites migraines sont bien

Digitized by Google

les plus détestables indispositions qui existent; ah ! mon cher M. de Florville, que n'êtes-vous arrivé un jour plutôt.

FLORVILLE.

Il n'a pas dépendu de moi, Madame, de faire plus prompte diligence. Eh quoi ! je serai privé, jusqu'à ce soir peut-être, du plaisir de contempler la charmante Thérèse, et de l'honneur de lui présenter mes hommages.

GERTRUDE.

Hélas ! oui, Monsieur; cela dure quelquefois une journée entière.

Mad. CLARANCOURT.

Heureusement ma fille n'est point sujette à ce mal-aise. (*A part.*) Que je souffre d'être obligée de cacher mes alarmes.

FLORVILLE.

Pourquoi faut-il qu'un destin contraire retarde encore un moment si désiré par mon cœur. Veuillez, ma bonne, témoigner à la belle Thérèse toute la douleur que son absence me cause.

GERTRUDE.

Il suffit, Monsieur.

Mad. CLARANCOURT.

Mon époux est auprès d'elle, sans doute.

GERTRUDE, *un peu embarrassée.*

Oui.... Madame; non, Madame, pas en ce moment; Monsieur, je crois, change de vêtemens.

Mad. CLARANCOURT.

Puisqu'il est ainsi, nous allons continuer notre promenade.

GERTRUDE.

Il ne faut pas beaucoup vous éloigner, l'on servira dans un moment, à moins que Madame n'en ordonne autrement.

Mad. CLARANCOURT.

Pourquoi changer l'heure accoutumée ? Nous n'irons que jusqu'à la petite Chartreuse.

FLORVILLE.

Une Chartreuse aussi ?

GERTRUDE.

C'est l'oratoire du château. (*On entend sonner une cloche pour annoncer le dîner.*)

Mad. CLARANCOURT.

Mais voici justement qui nous appelle à table. A propos, Gertrude, M. Urbain est-il arrivé ?

GERTRUDE.

Non, Madame, et j'en suis vraiment inquiète.

Mad. CLARANCOURT *à Florville.*

C'est notre aumônier, le plus digne des pasteurs : à deux heures, en effet, il n'était point encore de retour à l'hôtel, nous fûmes obligés de partir sans lui; mais il ne tardera pas sans doute....

Digitized by Google

GERTRUDE.

Vous savez qu'il n'aime point qu'on l'attende.

Mad. CLARANCOURT.

Oui, oui, et nous commencerons, pour ne pas désobliger cet excellent homme; (*à part, bas et vîte à Gertrude.*) si tu le vois avant moi, dis-lui tout Gertrude, et prie-le de se rendre chez ma fille.

GERTRUDE, *bas.*

Oui, Madame.

Mad. CLARANCOURT.

M. de Florville, je suis à vos ordres. (*Florville donne la main à Mad. Clarancourt, ils sortent.*)

SCÈNE V.

GERTRUDE, *seule.*

Maintenant il faut prendre un parti; qu'allons-nous dire à M. Faldoni?... Je sais bien que le moment est favorable, mais....

SCÈNE VI.

URBAIN, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah! M. Urbain, je vous attendais avec bien de l'impatience. Que de choses j'ai à vous apprendre!

URBAIN, *à part.*

Que j'en ai de tristes au fond de l'ame!

GERTRUDE.

Mademoiselle Thérèse m'a dit quelle vous avait fait confidence....

URBAIN.

Je sais tout.

GERTRUDE.

Ce que vous ne savez pas assurément, M. Urbain, c'est que M. Faldoni a été surpris...

URBAIN.

Je sais encore cela; à l'hôtel on m'en a instruit; mais ce que j'ignore, et ce qu'il m'importe de découvrir, c'est la retraite du malheureux Faldoni depuis son évanouissement. Les domestiques le transportèrent dans son domicile; et lorsque je m'y rendis, déjà Faldoni, ayant repris ses sens, était sorti: je l'ai en vain cherché dans la ville....

GERTRUDE.

M. Faldoni est ici, dans le village.

URBAIN.

Dans le village? Il faut que je lui parle, que je lui parle sans témoin, et je ne puis le faire chez Mathurin.... Sa famille, ses enfans....

Digitized by Google

GERTRUDE.

J'amènerais bien secrètement en ce lieu M. Faldoni; il n'y a que deux pas.... Mais, M. Urbain, il faut que vous dîniez.

URBAIN.

Il faut aller sur-le-champ chercher Faldoni.

GERTRUDE.

Vous le voulez ! J'y vais, M. Urbain. (*A part, en sortant.*) Bon Dieu ! comme il a l'air consterné, lui qui soutient tout avec tant de courage. (*Elle sort par la grille.*)

SCÈNE VII.

URBAIN, *seul.*

Il est donc des êtres sur lesquels le ciel, dans son courroux, accumule tous les malheurs de l'humanité. Infortuné Faldoni, ce n'est point assez d'être né de parens dont l'obscurité cause aujourd'hui tous tes regrets; ce n'est point assez d'aimer passionnément une femme que la Providence ne t'a point destinée, ce n'est point assez d'être honteusement chassé d'une famille où tu ne fus introduit que par un sentiment qui devait augmenter, s'il est possible, le malheur de ta vie, il faut encore.... Ah ! je frémis. Comment lui apprendre ?... Et cependant tout m'y contraint; mon devoir, son salut et les circonstances; mais le voici. Dieu, je m'adresse à toi; j'aurais besoin de ton verbe divin pour soutenir cette ame que je vois briser. Ne me refuse pas quelques paroles fortifiantes, émanées de ton éloquence céleste.

SCÈNE VIII.

FALDONI, GERTRUDE, URBAIN.

FALDONI.

A l'empressement que vous mettez à me voir, Monsieur, je ne doute pas que votre bonté inappréciable n'ait une bien douce consolation à me donner.

URBAIN.

Gertrude, laissez-nous.

GERTRUDE, *à part, en s'en allant.*

Ceci devient de plus en plus alarmant; retournons auprès de ma chère Thérèse. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

URBAIN, FALDONI.

URBAIN.

Asseyons-nous, Faldoni.

FALDONI.

Je n'en ai plus le droit ici, Monsieur.

URBAIN.

Je prends cela sur moi. (*Tous deux approchent des chaises*

Digitized by Google

et s'asseyent.) Faldoni, il en coûte beaucoup à mon cœur de tromper votre espérance; et loin d'adoucir vos peines, d'être forcé de vous préparer à en supporter de nouvelles non moins affligeantes. Armez-vous de courage, Faldoni, ne vous laissez point dompter par le désespoir; élevez-vous jusqu'à l'Être immortel qui régit l'univers, et dites : simples atômes, enfans de la poussière, qui sommes nous, pour murmurer des châtimens qu'il nous envoie! Sans doute ce Créateur sublime, qui a donné le souffle à ces portions de la matière, qui les a tirées de leur antique repos, pour leur imprimer le mouvement, pouvait, pendant le court espace de leur durée, semer de quelques fleurs la route qui les mène à leur dissolution; mais il ne faut considérer la vie que comme un temps d'épreuves, qui doit nous conduire au bonheur éternel. Heureux celui qui pourra s'exprimer ainsi devant le Dieu de justice, au grand jour du jugement des hommes. « J'ai rempli la tâche que tu m'avais imposée; cette terre » d'où je viens de sortir a été plusieurs fois arrosée de mes lar- » mes; j'ai soutenu avec gloire tous les combats livrés à la » vertu, j'ai triomphé du vice, et maintenant je viens te de- » mander ma récompense. »

SCÈNE X.

THÉRÈSE ET GERTRUDE *paraissent avec précaution*, URBAIN ET FALDONI *ne les aperçoivent point.*

FALDONI.

Que vais-je donc apprendre ! Ah ! parlez, parlez sans crainte; n'avez-vous pas assez raffermi mon ame.

URBAIN.

J'avais cru jusqu'à présent, Faldoni, que le préjugé et la volonté de l'auteur des jours de Thérèse étaient les seuls obstacles à vos désirs, et je ne pensais pas que Dieu lui-même s'opposât à vos vœux.

THÉRÈSE, *bas.*

Que dit-il !

URBAIN.

Je ne pensais pas qu'il voulût aussi vous séparer de Thérèse pour toujours.

FALDONI.

Expliquez-vous.

THÉRÈSE, *bas.*

Gertrude, soutenez-moi.

URBAIN.

Faldoni, vous m'avez promis de la fermeté, et votre main tremble dans la mienne; je n'ai point accepté la cruelle mission de vous porter ce coup terrible, sans songer aux moyens d'en adoucir un peu les douleurs. Dès ce moment, Faldoni, je ne vous quitte plus, et aussitôt que vous connaîtrez votre nouveau sort...

Digitized by Google

FALDONI, THÉRÈSE.

Son / Mon } sort !

URBAIN.

Je vous emmène chez moi, vous m'appartenez, vous êtes mon fils. La Providence ne refusera point à mes prières de jeter des yeux de compassion sur vous, elle vous remplira de sa grace; et dans mes bras, vous supporterez avec le calme et la sérénité du juste, la plus fatale des séparations.

THÉRÈSE, GERTRUDE, *ensemble et bas.*

Ah ! mon Dieu !

FALDONI.

Je vous entends, Monsieur, les médecins... (*Faldoni et Urbain se lèvent.*)

THÉRÈSE.

Les médecins; ah !

URBAIN.

Oui, les médecins ont découvert le genre et la cause de la maladie dont vous portez, depuis un certain temps, et sans le savoir, le germe intérieurement.

THÉRÈSE, *à part.*

Ecoutons bien.

FALDONI.

Depuis un certain temps.

URBAIN.

Ne leur avez-vous pas dit que vous reçûtes, il y a environ dix-huit mois, en vous exerçant aux armes, un violent coup de fleuret à la gorge ?

FALDONI.

Il est vrai.

URBAIN.

N'est-ce pas depuis cette époque que vous sentez à cette partie du corps une pulsation devenue presque continuelle, et que commencèrent vos évanouissemens.

FALDONI.

En effet; eh quoi ! ce léger accident doit-il donc me causer la mort ?

THÉRÈSE.

Affreux silence !

FALDONI.

Vous vous taisez, M. Urbain, c'en est fait; je lis dans vos traits que je n'ai plus que quelques années à vivre.

GERTRUDE, THÉRÈSE.

A vivre !

FALDONI.

Oh ! Thérèse !

URBAIN.

Quelques années ! Si ce délai ne dût être encore moins long... beaucoup moins long... je me garderais de vous donner connaissance du résultat de la consultation.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Ah ! Gertrude ! je me meurs.

FALDONI.

Lisez, M. Urbain, lisez donc ma sentence; je suis calme, vous le voyez.

URBAIN, *lisant.*

« Les médécins soussignés, d'après la déclaration du consultant et tous les symptômes reconnus en lui, décident... » qu'une extravasation considérable de sang, causée par la dilatation d'une artère, a formé.... un *anévrisme interne....* » Cette maladie est... sans aucun remède... et l'état de M. Faldoni... à son comble... ne peut lui laisser... qu'un mois... au » plus d'existence.... »

THÉRÈSE, FALDONI.

Un mois au plus d'existence ! !

FALDONI.

Grand Dieu ! Thérèse nous écoutait.

THÉRÈSE, *avec égarement.*

Oui, j'ai tout entendu, tout entendu, Faldoni; je ne veux point te survivre. (*Prenant le papier des mains de M. Urbain.*) Le voilà cet arrêt fatal, cet arrêt qui doit m'enlever tout ce que j'aime; non, il ne m'en séparera pas, M. Urbain. Gertrude, venez, venez avec moi.

GERTRUDE, URBAIN.

Quel est son délire !

THÉRÈSE.

Je vais me jeter aux pieds de mon père, Faldoni mourra mon époux.

FALDONI.

Je vous suis, Thérèse.

THÉRÈSE.

Non, Faldoni, restez, attendez là... là. (*Jetant les yeux sur l'écrit.*) Un mois au plus d'existence ! (*Elle sort avec les marques du plus grand désespoir.*)

FALDONI.

Je ne m'en sépare pas.

URBAIN.

Craignez la violence de M. de Clarancourt.

FALDONI.

Je n'ai plus rien à redouter des hommes.

URBAIN.

Vous devez au moins m'obéir; demeurez, vous dis-je, je reviens près de vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FALDONI, *seul.*

Voilà donc mon arrêt de mort prononcé ! ! ! Un mois au plus d'existence; et qui sait si ce délai ne sera pas encore beaucoup diminué !... Je vais donc chaque matin me lever sur

Digitized by Google

le bord de ma tombe ; ses degrés sont comptés ; je les vois, et tous les soirs je dirai, encore un de moins à descendre : que ne suis-je déjà au dernier, maintenant que tout espoir quelconque m'est ravi, maintenant que Thérèse va passer dans les bras d'un époux qui n'est point Faldoni. Ah ! cette idée me fait horreur, elle révolte mon ame ; elle allume dans mon sein tous les feux de la jalousie... Je laisserais après moi un rival, sans lui disputer, avant de terminer mon existence, la possession de Thérèse ! Non ; le sort des armes décidera de la victoire. Mais, que dis-je ? Supposant qu'il succombât, mille autres mortels ne se présenteront-ils point ? et parmi ce nombre, ne se trouvera-t-il pas un être qui remplacera Faldoni. O soupçons affreux ! pardonne à mon égarement, Thérèse ; c'est outrager ton amour ! Puis-je penser que tu seras infidelle à ma mémoire, lorsqu'à l'instant même tu prononçais ces mots : *Faldoni, je ne veux point te survivre.* Hé bien ! j'accepte cet héroïque dévouement. Oui, si tu m'aimes en effet, Thérèse, autant que je t'idolâtre, tu me feras sans balancer le sacrifice de ta vie ; en t'affranchissant d'un joug odieux, tu te vengeras d'un père inhumain et barbare, et tu feras taire cette voix qui retentit au fond de mon cœur, et qui me crie : Tu vas mourir, Faldoni, et Thérèse restera sur la terre.

Le sort en est jeté ; non, je ne descendrai pas seul dans la nuit des tombeaux ; ah ! cette pensée vient déjà de changer tout à coup mon horrible situation. Mon cœur s'épanouit, mon esprit s'anime, ma tête s'exaspère ; je vois Thérèse expirer sur mon sein, et la mort à présent a des charmes pour moi. Quittons ces lieux, fuyons ce vertueux pasteur, dont le langage persuasif a tant d'empire sur les ames ; il détruirait mon bonheur. Courons, volons vers un endroit écarté, j'y tracerai dans le silence, et en lettres de flammes, l'écrit qui va déterminer Thérèse à me donner sa vie. Ni conseils, ni discours ne feront échouer ce lugubre projet, que le mystère va couvrir ; et la prochaine aurore n'éclairera pas les deux plus infortunés amans de l'univers entier.

(*Il sort avec égarement.*)

SCÈNE XII.

FRANÇOIS, *seul.*

Il fait bon de s'en aller, je venais pour le renvoyer. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle scène dans le château, devant le prétendu et tout le monde. Mademoiselle tombe aux pieds de son père, Monsieur entre dans une colère terrible, et demande sur-le-champ sa voiture contre cette grille ; le v'là déjà qui s'avance avec M. Urbain, voyons si le cocher est prêt, Monsieur ne me paraît pas d'humeur à attendre.

(*Il sort par la grille, dès que M. de Clarancourt et Urbain sont entrés.*)

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

URBAIN, M. DE CLARANCOURT.

URBAIN *dans la coulisse, et entrant après M. Clarancourt.*

Oui, Faldoni est dans ce lieu, Monsieur, c'est moi qui l'ai mandé.

CLARANCOURT, *regardant.*

Le vil suborneur a déjà fui mes regards.

URBAIN, *appelant.*

Faldoni, si tu peux m'entendre encore, reviens, je veux obtenir ton pardon.

CLARANCOURT.

Son pardon ! Lorsque je retourne à Lyon pour demander son exil.

URBAIN.

Est-il donc nécessaire de faire exiler un malheureux dont les pieds touchent déjà les limites de la vie.

CLARANCOURT.

Mais est-il bien possible, vous, Monsieur, ministre des autels, dépositaire de ma confiance, aujourd'hui le protecteur de l'immoralité, le défenseur du vice !

URBAIN.

Faldoni a commis une faute, grande il est vrai, en entretenant des intelligences secrètes avec votre fille, mais il n'est pas criminel; et ces intelligences n'ont rien eu qui pût alarmer la vertu.

CLARANCOURT.

Qui vous l'a dit, Monsieur !

URBAIN.

La personne respectable et digne de foi qui était dans cette confidence, et qui n'a point quitté d'un seul instant votre fille.

CLARANCOURT.

Serait-ce Gertrude !

URBAIN.

Vous me questionneriez en vain.

CLARANCOURT.

Le temps découvrira tout; mais je vous quitte.

URBAIN.

Arrêtez, Monsieur.

CLARANCOURT.

Je veux que cette province, sous vingt-quatre heures, ne renferme plus ce dangereux et méprisable séducteur, et qu'avant la fin du jour il soit déjà privé de sa liberté.

URBAIN.

Vous pouvez en partie être satisfait, Monsieur. Je prends ce matin même Faldoni dans mon presbytère; si vous avez la cruauté de l'exiger, il n'en sortira qu'après avoir rendu le dernier soupir.

Digitized by Google

CLARANCOURT.

Je veux au moins que son nom soit flétri.

URBAIN.

Eh ! n'est-il pas assez puni ? Monsieur, représentez-vous un moment la position d'un homme condamné à mourir, et qui attend de jour en jour l'exécution de son arrêt. Ah ! Monsieur, calmez cette colère outrée, revenez à vous-même, et laissez ouvrir votre cœur à de plus douces émotions. Souffrez que je vous rappelle ce que votre fille vient de vous demander, en arrosant vos pieds de ses larmes ; ne lui refusez pas de voir mourir Faldoni, son époux.

CLARANCOURT.

Son époux !

URBAIN.

Il a si peu de temps à vivre. Peut-on ne pas accorder à cette malheureuse enfant un bonheur de si courte durée.

CLARANCOURT.

Mais avoir pour gendre un homme de cet état, sans naissance, sans fortune.

URBAIN.

Faldoni est sans fortune, il est vrai ; mais issu d'une famille de Livourne, aussi riche en vertus que pauvre en patrimoine. Son état vous répugne, Monsieur, et pourquoi ? Les plus opulens négocians n'ont-ils pas commencé comme Faldoni ? et la première noblesse, Monsieur, n'a-t-elle pas pris naissance au milieu du commerce et au milieu des champs ? Cette classe laborieuse de spéculateurs que vous semblez mépriser, n'est-elle pas une des plus respectables. L'homme industrieux qui soumet à ses calculs, d'un bout du monde à l'autre, toutes les richesses de la terre et des mers, qui fait exister des milliers d'artisans et d'individus en proie à la misère ; cet homme-là, dis-je, est bien digne, je le crois, d'occuper le premier rang dans la société.

CLARANCOURT.

Prétendez-vous me donner ici des leçons ? Trêve à ces discours ; ma résolution est invariable ; ma fille épousera M. de Florville, ou je me sépare à jamais de ma fille.

URBAIN.

Au nom du ciel, M. de Clarancourt, moins de rigueur ; si mes cheveux blancs n'ont point le droit de vous fléchir, pour dernière tentative j'emprunterai la voix de la religion. Ecoutez-moi. Père de famille, chargé par la Providence de veiller au bonheur de ton enfant, que répondras-tu à l'arbitre souverain, quand il te demandera compte de celui qu'il t'a confié ? J'ai sacrifié ma fille, lui diras-tu, à des vues de fortune et d'ambition ; j'ai fait pour elle un supplice, d'une union créée pour être une félicité terrestre. Qu'arrivera-t-il, cruel, si tu la force d'épouser un homme qu'elle ne pourra aimer ? As-tu bien prévu

Digitized by Google

tous les dangers, les désordres qui vont se suivre ? Vois des enfans malheureux, repoussés peut-être du sein d'une mère ; une épouse languir, se dessécher dans les larmes, et finir sa carrière avant le terme établi par la nature. Si elle résiste à sa douleur, vois, homme insensible, la discorde souffler entre les deux époux une haine implacable, les séparer avec éclat, les dévouer au malheur du divorce. Entends les tribunaux retentir de leurs guerres intestines, enlever le père à la fille, et arracher le fils à la mère. Ah ! si tu ne cèdes à ces déchirans tableaux, tu es le plus coupable des mortels ; je te prédis que des maux sans nombre vont t'accabler, que tu abrègeras les jours de Thérèse, jours dont je te rends responsable devant la Divinité.

CLARANCOURT.

C'en est trop, vieillard téméraire, tu joints la menace à l'insulte ; je t'interdis, comme à ton indigne protégé, l'entrée de ma maison.

URBAIN.

J'y reviendrai malgré ta défense, père dénaturé ; mon ministère m'ordonne de pénétrer par-tout où sont des infortunés.

(*Tous deux sortent par la grille, l'un à droite, l'autre à gauche.*)

Fin du deuxième acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Même décors qu'au deuxième.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORVILLE, *seul.*

Tout est donc découvert ! et la migraine est, à ce qu'il me paraît, en vogue à Lyon comme à Paris, pour servir d'excuse au beau sexe dans mille et une circonstances. En vérité, on n'a pas une plus malheureuse étoile ; mon père me force de quitter, avec la capitale, les plus jolies femmes du monde, qui toutes m'adoraient, me chérissaient, m'idolâtraient, pour faire un voyage excessivement fatiguant, et trouver au lieu d'une jeune personne empressée de me plaire, une nouvelle Héloïse, une espèce de Nina ! Il faut aller en province pour voir des choses comme celles-là. C'est inconcevable, sur ma parole. Si nos belles parisiennes s'avisaient d'aimer de cette façon, mais nous serions perdus ; il faudrait mourir de langueur. Fort heureusement on ne trouve plus aujourd'hui d'Héloïse que chez les libraires, et de Nina qu'à la comédie italienne.

Je suis réellement fâché de ce contre-temps. Mademoiselle de Clarancourt est fort jolie, et cet air mélancolique, ses larmes même ajoutent encore à ses attraits : cent mille écus en mariage. Mon père m'en donne autant ; nous pouvions commencer à mettre notre maison sur un assez joli ton ; et d'ailleurs, j'ai une cinquantaine de mille francs de dettes, qui se trouvaient ainsi payées à l'insçu de mon père, et cela était charmant. Je perds tout espoir, et quoique je sois trop aimable pour ne pas rencontrer mille autres occasions, je regrette celle-ci véritablement. Mais dois-je bien renoncer à mes espérances ? M. de Clarancourt paraît être ferme ; montrons-nous jaloux et passionné, la belle peut s'accoutumer à me voir, et l'autorité de son père faire le reste. En attendant l'heure du souper, retournons à Lyon, je brûle de parcourir cette ville...

SCÈNE II.

FRANÇOIS, *en livrée*, FLORVILLE.

FRANÇOIS.

Monsieur, les chevaux sont sellés ; on les amène derrière ce mur, et me voilà prêt à vous suivre.

FLORVILLE.

Dis plutôt à me conduire. D'abord je veux aller présenter les

Digitized by Google

lettres de recommandation et de crédit que voici. Régarde les adresses, pour diriger nos courses. (*Il lui remet plusieurs lettres.*)

FRANÇOIS.

Tout ça est dans le quartier des Terreaux, (*à part.*) d'ailleurs si la nuit nous gagnait nous prendrions la rue *Lanterne*.

FLORVILLE.

A merveille; nous emploierons le reste de l'après-midi à visiter quelques-unes des places, promenades, monumens, bâtimens curieux, anciens ou nouveaux.

FRANÇOIS.

Ah! il n'en manque pas, allez; primo et d'un, en fait de bâtimens nouveaux, nous avons les *Antiquailles*; c'est, après *Fourvières*, la plus belle vue de la ville. En fait de monumens curieux, nous avons *l'Homme de la Roche*; c'est un homme qui, avant d'être de bois, dotait tous les ans 50 filles et 50 garçons. Après ça, dans les antiquités Romaines, nous avons la *Tour de la belle Allemande*; là où que cette dernière a été renfermée par un méchant seigneur pendant plus de dix ans, sans boire ni manger.

FLORVILLE, *à part.*

L'imbécille va me divertir.

FRANÇOIS.

Après ça, Monsieur!...

FLORVILLE.

C'est assez pour le moment; partons.

(*Ils vont pour sortir, Clarancourt entre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLARANCOURT.

CLARANCOURT.

Où allez-vous donc, mon cher Florville!

FLORVILLE.

Remettre à leur adresse ces lettres de mon père. Vous savez que ce matin je n'en ai pas eu le loisir; la distance est si courte, et vos chevaux si bons, que dans trois heures je veux être de retour.

CLARANCOURT.

Fort bien; mais avant de sortir, j'ai à vous apprendre une excellente nouvelle.

FLORVILLE.

Laquelle!

CLARANCOURT.

Le gouverneur va signer l'ordre de faire partir de cette province l'homme qui a donné lieu au fâcheux événement dont, bien malgré moi, vous avez été témoin; et de plus, m'a autorisé à livrer ce Faldoni aux archers, s'il osait encore paraître chez moi.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Qu'on me le désigne, et je vous promets de venger dans son sang l'insulte qu'il vous a faite, en osant maîtriser le cœur de votre charmante fille; s'il me faut renoncer au bonheur de la posséder, il sera du moins consolant pour moi d'avoir pu contribuer à soutenir l'honneur de son nom.

CLARANCOURT.

Vous m'enchantez, mon cher Florville; eh quoi! me serait-il donc permis de croire qu'après le délire de ma fille, et la scène affreuse qui s'est passée devant vous, vous songeassiez encore à un hymen dont je n'eusse plus osé vous parler?

FLORVILLE.

Je ne vois, Monsieur, dans la conduite de la belle Thérèse qu'un moment d'égarement, et le premier élan d'un cœur sensible; j'espère, avec des soins, des prévenances, des assiduités, parvenir à lui faire oublier celui qui occupe aujourd'hui toutes ses pensées. Si donc votre intention est toujours la même, Monsieur, et si Mademoiselle consent enfin...

CLARANCOURT, *avec colère.*

Oui, oui, elle y consentira, M. de Florville. Moi, plier aux caprices de ma fille! Pour son penchant ridicule, rompre de nouveau avec un ancien ami, qui met pour clause de notre réconciliation et pour l'accord de nos intérêts, l'alliance de Thérèse avec vous. Vous avez, je le crois, meilleure opinion de ma façon de penser. Allez vaquer à vos affaires, et je vous promets qu'à votre retour vous trouverez ici bien du changement.

FLORVILLE.

J'en accepte l'augure.

CLARANCOURT.

Nous nous reverrons bientôt.

FLORVILLE.

Bientôt. (*Il sort avec François qui était resté à la grille.*)

SCÈNE IV.

CLARANCOURT, *seul.*

Non, non, je ne fléchirai pas, et j'userai de toute l'autorité d'un père. Mais j'ai peine encore à me rappeler le discours injurieux de cet ecclésiastique! Comblé de mes bontés, de celles de Mad. de Clarancourt, je ne lui pardonnerai jamais les écarts qu'il s'est permis. (*Il va pour sortir.*) Ma fille s'avance vers ce lieu; occupons-nous d'elle d'abord, et ne différons pas plus long-temps de lui déclarer mes dernières volontés.

Digitized by Google

SCÈNE V.

THÉRÈSE, CLARANCOURT.

(Thérèse pensive, n'aperçoit pas d'abord son père, puis elle frémit à son aspect.)

CLARANCOURT.

Je vous trouve à propos, Thérèse, j'ai un entretien à avoir avec vous; prêtez-y bien toute votre attention, c'est peut-être le dernier.

THÉRÈSE.

O mon père! ai-je donc mérité tant de sévérité!

CLARANCOURT.

Quand une fille a passé les bornes du devoir, un père a le droit de passer celles de la rigueur.

THÉRÈSE.

Pourquoi faut-il que je sois devenue l'objet de la vôtre. Je n'ai jamais déshonoré ma naissance, on ne m'a point séduite; les sentimens de vertus que vous m'avez transmis n'ont pas cessé de m'être chers; souffrez que j'implore auprès de vous la clémence paternelle. Ne me faites pas mourir de douleur; n'ôtez pas la vie à celle à qui vous l'avez donnée.

CLARANCOURT.

Inutiles prières, vaines supplications! je ne vous quitte pas que vous n'ayez consenti à épouser M. de Florville.

THÉRÈSE.

Moi, mon père! jamais.

CLARANCOURT.

Je le veux.

THÉRÈSE.

C'est impossible.

CLARANCOURT.

Je l'ordonne.

THÉRÈSE.

Reprenez plutôt mes jours. Je n'en ai plus besoin; ceux de Faldoni vont finir.

CLARANCOURT.

Toujours à la bouche ce nom qui m'est odieux.

THÉRÈSE.

La grace que j'implorais était pourtant bien légère, puisque le terme de l'existence de ce malheureux est fixé; que vous ne le verrez point; que me retirant dans une solitude, la société ne prononcera point le nom de son épouse; que je renonce à l'héritage de vos biens; et qu'enfin, je ne vous demande, ô mon père! que d'être auprès du lit de mort de Fald...., de cet infortuné, pour lui fermer la paupière et sentir la dernière palpitation de son cœur.

Digitized by Google

CLARANCOURT.

Fille rebelle et créée pour mon désespoir, je vois bien que je commanderais maintenant en vain; je t'abandonne.

THÉRÈSE.

Mon père!

CLARANCOURT.

Je ne veux plus te voir.

THÉRÈSE.

Mon père!

CLARANCOURT.

Le cloître le plus austère va devenir ton asile, mais tu n'y entreras pas sans être maudite par ton père.

THÉRÈSE, *se jetant à ses pieds.*

Arrêtez!

CLARANCOURT.

Oui, j'attirerai sur toi toute la vengeance du ciel; les portes du monastère vont s'ouvrir, et si dans une heure tu n'as pas obéi à l'ordre de ton père, il t'accablera de sa malédiction. (*Il veut sortir.*)

THÉRÈSE, *se relevant et courant après lui.*

Mon père! mon père! (*Elle se jette à ses pieds.*)

CLARANCOURT *la repousse vivement, elle tombe renversée sur une main.*

SCÈNE VI.

THÉRÈSE *seule, se relevant avec peine; le jour baisse.*

L'ai-je bien entendu!.. ce mot... ce mot épouvantable, sa malédiction! (*Elle recule quelques pas.*) Il me menace de sa malédiction!... Je n'avais pas assez de maux à souffrir. (*Elle va vers le banc tout en parlant, et s'assied.*) Affreuse alternative! Une union qui me révolte, ou bien être maudite par mon père. O mon Dieu! ne m'enverras-tu pas la mort pour mettre fin à tant de souffrances!

SCÈNE VII.

FALDONI *enveloppé d'un manteau, un chapeau enfoncé sur les yeux et une lettre à la main:* THÉRÈSE *assise. Faldoni ne s'approche qu'avec précaution.*

FALDONI, *bas.*

Comment lui faire parvenir cette lettre, cette terrible lettre; si je pouvais apercevoir Gertrude. (*Il regarde de tous côtés.*)

THÉRÈSE.

Faldoni! Faldoni! ne te verrais-je plus?

FALDONI, *appelant à demi-voix.*

Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE,

Digitized by Google

THÉRÈSE, *se levant.*

Qui m'appelle ! (*Elle aperçoit Faldoni et s'élance entre ses bras.*) Vous, cher ami !

FALDONI, *laissant tomber sa lettre et son manteau.*

Silence ! un nouveau malheur m'accable ! Je viens d'être instruit à l'instant par un de mes amis attaché au gouverneur, que votre père avait obtenu mon exil.

THÉRÈSE.

O ciel !

FALDONI.

Et que ce soir même on devait s'emparer de moi.

THÉRÈSE.

Pauvre Faldoni !

FALDONI.

Je n'ai point voulu m'éloigner de ces contrées sans serrer entre mes bras Thérèse pour la dernière fois.

THÉRÈSE.

Dieu ! si l'on vous apercevait et que l'on s'emparât de vous. Ah ! mon ami, vous ne savez pas quelle autre fatalité me poursuit aussi. Mon père, mon inexorable père ne me laisse plus à choisir qu'entre une alliance que j'abhorre et sa malédiction.

FALDONI.

Homme cruel !

THÉRÈSE.

Que vous avons-nous donc fait l'un et l'autre, ô mon Dieu ! pour mériter un châtiment si long et si horrible. Ah ! je le répète, le trépas serait pour moi le plus grand de tous les bienfaits.

FALDONI, *avec empressement.*

Que dites-vous, Thérèse, vous désirez la mort ?

THÉRÈSE.

Je sais que ce vœu est affreux ; mais, Faldoni, il est permis au moins au désespoir de tout dire et de tout souhaiter.

FALDONI, *avec une double intention et la regardant fixement.*

Vous désirez la mort, Thérèse !

THÉRÈSE, *avec un peu de délire.*

Oui, Faldoni, je la désire, je la demande, je n'aspire plus qu'après elle. Vos jours sont limités, votre cercueil entr'ouvert, et Thérèse aimerait encore la vie !... Mais d'où vient que vous me fixez ainsi ? Vos yeux sont remplis de larmes.

FALDONI, *s'éloignant.*

Non, non, jamais je n'en aurai le courage.

THÉRÈSE, *l'arrêtant.*

Faldoni, que dites-vous ? qu'avez-vous ?

FALDONI, *s'éloignant toujours.*

Je me fais horreur ! Ai-je donc pu concevoir cet affreux projet ?

Digitized by Google

THÉRÈSE, *reculant avec lui.*

Je ne vous quitte pas, Faldoni, je ne vous quitte pas.... Avouez-moi ce qui se passe en votre ame!

FALDONI.

N'arrêtez point un misérable, un homme maintenant indigne de vous. Ne lisez-vous pas le crime dans ses regards?

THÉRÈSE, *avec effroi.*

Quel crime!

FALDONI.

Le plus affreux de tous.

THÉRÈSE.

Enfin, quel est-il?

FALDONI.

Cessez ces instances. (*A part.*) Non, je n'entraînerai point à sa destruction cette céleste créature! Adieu, Thérèse.

THÉRÈSE, *courant après lui, aperçoit la lettre.*

Faldoni! Faldoni! une lettre! (*Elle la ramasse.*)

FALDONI, *revenant sur ses pas.*

Qu'il faut me rendre.

THÉRÈSE.

Elle m'est adressée. (*Elle l'ouvre avec précipitation.*)

FALDONI.

Je suis perdu.

THÉRÈSE, *lisant, exprime diverses émotions;* FALDONI *la considère attentivement.*

THÉRÈSE, *lisant haut cette dernière phrase avec exaltation.*

« Si nous n'avons pu être époux dans cette vie, Thérèse, » soyons unis dans la tombe. » Oui, oui, soyons unis dans la tombe.

FALDONI, *bas.*

Chut!.. Ah! trop sublime dévouement! eh quoi! je ne vous suis point odieux?

THÉRÈSE.

Odieux! Faldoni, voilà ce que tu appelais un crime, d'avoir lu dans mon cœur, d'avoir prévenu tous ses désirs, de rendre à ton amie le bonheur qu'elle ne connaissait plus! Mourir avec Faldoni, voir cesser au même instant toutes nos infortunes, reposer ensemble dans la nuit éternelle; félicité inouie! (*Avec transition.*) Je suis prête, Faldoni, où sont les instrumens de notre mort?

FALDONI.

O noble courage! Tu le veux, Thérèse!

THÉRÈSE.

A l'instant même.

FALDONI.

Hé bien, Thérèse, ils seront promptement préparés ces instrumens meurtriers; déjà je les ai déposés non loin d'ici,

Digitized by Google

déjà le lieu, le funeste lieu est choisi. Viens, Thérèse, suis-moi.

THÉRÈSE.

Sortir de cette enceinte ! non. Je ne veux point souiller ma mémoire en fuyant de la maison paternelle ; c'est ici, Faldoni, que nos maux ont commencé, c'est ici qu'ils doivent finir : si la postérité accuse un jour mon père de mon trépas, elle ne pourra pas dire au moins, Thérèse a mérité son sort ; elle méconnut ses devoirs et offensa la vertu.

FALDONI.

Femme incomparable !

THÉRÈSE.

Quand neuf heures sonneront, Faldoni, trouvez-vous dans ce parc, là contre la Chartreuse.

FALDONI.

Je conçois votre dessein : c'est au pied des autels que Thérèse et Faldoni termineront leur triste carrière.

THÉRÈSE.

Oui, après avoir invoqué le Dieu de miséricorde. Paix ! j'entends quelqu'un. C'est ma mère et Gertrude. Elles me cherchent, sans doute ; je vais m'efforcer de dissimuler. Séparons-nous, Faldoni, pour nous réunir bientôt à jamais.

FALDONI.

A jamais !

THÉRÈSE.

A neuf heures précises dans la Chartreuse, Faldoni.

FALDONI, *prenant la main de Thérèse.*

A neuf heures et demie Thérèse et Faldoni auront cessé d'être malheureux.

THÉRÈSE.

Auront cessé d'être malheureux.

(*Thérèse et Faldoni se pressent à la hâte l'un contre l'autre, Faldoni disparaît.*)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, *seule.*

De quel poids mon cœur est soulagé ! Il est donc vrai que la mort est un bienfait pour ceux que le malheur accable.

SCÈNE IX.

Mad. CLARANCOURT, GERTRUDE, THÉRÈSE.

GERTRUDE.

Je vous le disais bien, Madame, que Mademoiselle était encore dans le parc.

Mad. CLARANCOURT.

Y penses-tu, ma fille ? Seule aussi long-temps ?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

A peine m'en suis-je aperçue : mon père m'a laissé, en me quittant, de bien grands motifs de réflexions.

Mad. CLARANCOURT.

Et c'est à ce sujet que je viens te trouver. Le délai accordé par mon époux est près d'expirer...

THÉRÈSE.

Ma résolution est prise, ma mère.

Mad. CLARANCOURT.

Tu... consens. — N'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Je n'ai plus rien à refuser à mon père.

GERTRUDE, *à part.*

Que dit-elle ?

Mad. CLARANCOURT.

Cette soumission et ce sacrifice m'enchantent. Embrasse-moi, Thérèse.

THÉRÈSE, *s'approchant de sa mère, et à part.*

Que je souffre ! (*Elle embrasse sa mère.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FLORVILLE, M. de CLARANCOURT, FRANÇOIS.

FLORVILLE.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

Mad. CLARANCOURT.

Vous ne pouvez arriver dans des momens plus heureux, mon cher Florville ; mais qu'aperçois-je ! mon époux aussi ! (*M. de Clarancourt venant du château, entre.*

THÉRÈSE, *à part.*

O ciel !

Mad. CLARANCOURT.

Mon ami, ne montre plus ce front sévère. Thérèse cédant enfin à la raison, à l'amitié, se rend à nos vœux les plus chers.

GERTRUDE, *à part et vîte.*

Je n'en crois rien, moi.

CLARANCOURT.

J'en ai l'ame ravie.

FLORVILLE.

Ah ! Mademoiselle, permettez que celui qui n'osait plus prétendre à un si grand bonheur, exprime à vos pieds...

THÉRÈSE, *le relevant.*

Il suffit, Monsieur.

CLARANCOURT.

Rendons-nous à l'instant à Lyon, chez mon notaire.

Digitized by Google

THÉRÈSE, *à part.*

Qu'entends-je ?

CLARANCOURT.

Je veux que dès ce soir le contrat soit signé.

FLORVILLE.

A merveille.

THÉRÈSE.

Et moi, j'ai une prière à vous faire, Monsieur.

FLORVILLE.

Une prière ! Des lois à me dicter.

Mad. CLARANCOURT.

Explique-toi, ma fille.

THÉRÈSE, *à Florville.*

C'est d'obtenir de mon père de ne point me contraindre à signer aucun écrit avant que M. Faldoni ait terminé sa triste carrière, et cela ne sera pas long à présent... Vous savez, Monsieur, que les médecins ont presque marqué le terme de son existence.

FLORVILLE.

Cette extrême délicatesse est admirable : oui, Mademoiselle, j'ose vous promettre que vous serez obéie. Je m'opposerais plutôt moi-même à ce qu'il en fût autrement.

CLARANCOURT.

Une telle demande me déplaît....

THÉRÈSE, *tremblante.*

Cependant, si vous ne daignez y souscrire...

CLARANCOURT.

Des conditions !

Mad. CLARANCOURT.

Mon époux !

FLORVILLE.

Monsieur !...

GERTRUDE, FRANÇOIS.

Notre maître !

CLARANCOURT.

Soit. (*A part.*) Le ciel veuille que je n'aie point à me repentir de cette condescendance.

Mad. CLARANCOURT.

Mon enfant, rentrons au château ; la chute du jour nous y rappelle. Ainsi donc, plus d'alarmes, de sombre mélancolie : ah ! j'entrevois que cette soirée sera des plus agréables.

THÉRÈSE, *à part.*

Pauvre mère !

CLARANCOURT.

Allez, je vous suis ; j'ai quelques ordres à donner.

THÉRÈSE, *à part.*

Quels ordres donc ?

Mad. CLARANCOURT.

Viens, ma chère Thérèse. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

M. de CLARANCOURT, GERTRUDE, FRANÇOIS.

CLARANCOURT.

Je ne suis pas encore tranquille, je crains que ce délai exigé par ma fille ne cache quelque secret dessein, d'évasion peut-être. Ce Faldoni, qui, secondé par cet indigne aumonier, a eu l'impudence de venir en ces lieux, rôde sans doute autour de ces murs... François, ferme sur-le-champ cette grille.

FRANÇOIS.

Déjà, Monsieur? Ordinairement ce n'est qu'à dix heures...

CLARANCOURT.

Point de réflexions...

FRANÇOIS.

Je cours chercher la grosse clef. (*Il sort.*)

CLARANCOURT.

Quant à vous, Gertrude, je vous fais la défense la plus expresse de laisser entrer désormais chez moi M. Urbain.

GERTRUDE.

Comment, Monsieur, décidément?

CLARANCOURT.

Je vais également le consigner à tous mes valets. Gardez-vous aussi de recevoir aucun billet de Faldoni, ou d'en remettre à ce dernier de la main de ma fille. J'ai tout lieu de croire que c'est vous qui avez protégé ces intelligences illicites. Songez que la plus legère faute maintenant vous ferait congédier, sans aucun égard ni pour votre âge, ni pour vos longs services.

GERTRUDE.

C'est entendu, Monsieur.

(*M. de Clarancourt retourne vers le château.*)

SCÈNE XII.

GERTRUDE, *seule.*

Voilà les maîtres! Ils veulent tous que nous nous attachions à eux malgré leur humeur et leur dureté, tandis qu'au bout de vingt-cinq ans quelquefois, ils vous renvoient pour une bagatelle, et sans sourciller seulement. Ah! bon Dieu! bon Dieu! Mais revenons à ma chère Thérèse; je ne conçois rien à ce changement subit. Il est vrai que Monsieur a employé des moyens si violens; et d'ailleurs, se trouvant sans appui, sans conseils, la pauvre enfant, que pouvait-elle faire ou devenir! M. Faldoni exilé, M. Urbain:... Oh! par exemple, c'est cela qui me désole, M. Urbain, notre bon pasteur! Madame a le cœur navré, elle a déjà fait tantot les plus touchantes représentations à son mari; mais quand Monsieur a parlé, il faut

Digitized by Google

que tout cède. En voilà bien un nouvel exemple aujourd'hui. Quel homme ! grand Dieu ! quel homme !

SCÈNE XIII.

URBAIN, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Qui est là, s'il vous plaît ?

URBAIN.

C'est moi, Gertrude, c'est moi.

GERTRUDE.

Vous, M. Urbain, ah ! mon Dieu ! je pensais à vous précisément.

URBAIN.

Et tu ne croyais pas me revoir dans cette maison, n'est-ce pas ? On a peut-être donné l'ordre de m'en faire sortir si j'y rentrais encore. (*Il s'assied sur le banc.*)

GERTRUDE, *avec embarras.*

M. Urbain...

URBAIN.

Mais que m'importe ; venons à mon but. Le jeune Faldoni a-t-il reparu ici pendant mon absence ?

GERTRUDE.

Non, M. Urbain.

URBAIN.

C'est inconcevable. Je ne puis savoir encore une fois ce qu'il est devenu ; j'arrive de Lyon ; je l'ai demandé à son domicile, on ne l'a pas vu ; j'ai parcouru plusieurs quartiers de la ville, toujours inutilement. Je tremble, qu'abandonné un moment à lui-même, il ne se soit porté à quelque extrémité.

GERTRUDE.

Hélas ! si cela n'est pas déjà fait, il serait bien possible qu'un pareil événement arrivât, en apprenant...

URBAIN.

Quoi donc ?

GERTRUDE.

Que mademoiselle Thérèse vient de consentir à tout.

URBAIN.

Je ne vous comprends pas.

GERTRUDE.

Eh oui, M. Urbain ; à la suite d'un très-vif entretien avec son père, et dans lequel il l'a menacé du cloître et de sa malédiction, ma chère Thérèse...

URBAIN.

Je ne puis le croire, ou bien elle a quelque projet... Je veux la voir, Gertrude, à l'instant même ; je saurai bien lire au fond de son cœur.

Digitized by Google

GERTRUDE, *embarrassée.*

M. Urbain, c'est qu'elle est maintenant avec Madame, et M. de Florville.

SCÈNE XIV.

FRANÇOIS, *avec une lanterne et une grosse clef, allant à la grille;* GERTRUDE ET URBAIN, *se mettent à l'écart.*

FRANÇOIS.

Je pensais bien en moi-même qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, pour qu'on me fît fermer la grille, dans cette saison, avant dix heures. (*Il ferme la grille.*) Ah! par exemple, je suis encore tout stupéfait de ce que notre maître vient de dire: Si l'un de vous laisse entrer M. Urbain, soit dans le château, soit même dans le parc, je le chasse à l'instant.

URBAIN, *bas.*

J'avais deviné juste, Gertrude. Quel embarras! Comment sortir sans vous compromettre, ma bonne Gertrude; car pour moi je ne crains rien.

GERTRUDE, *bas.*

La chose est facile : c'est à moi que l'on rend chaque soir toutes les clefs. Je vais d'abord me faire donner celle-ci. (*Allant vers la grille.*) Vous avez été assez long-temps à revenir.

FRANÇOIS, *avec frayeur, dès le premier mot.*

Ha là là!

GERTRUDE, *toujours d'un ton grondeur.*

Il m'a fallu rester ici, pour que personne ne s'introduisît dans le jardin.

FRANÇOIS.

Vous savez donc aussi, mamzelle Gertrude....

GERTRUDE.

Certainement je sais, certainement. La clef et la lanterne.

FRANÇOIS.

Voilà la clef; elle était égarée. Pour la lanterne, je vais vous éclairer, mamzelle Gertrude.

GERTRUDE, *prenant la lanterne.*

Point de réplique, je ne les aime pas. Allez, rentrez; j'ai encore affaire ici.

FRANÇOIS.

Comment, neuf heures vont sonner, et toute seule dans le parc!

GERTRUDE, *avec impatience.*

Rentrerez-vous!

FRANÇOIS.

On s'en.... on s'en va, mamzelle Gertrude. (*A part.*) C'est pour aller dans la Chartreuse, je vois ça. (*Il sort.*)

SCENE

Digitized by Google

SCÈNE XV.

URBAIN, GERTRUDE.

URBAIN.

Maintenant, Gertrude, tâchez de parler en particulier à Thérèse, et dites-lui que je l'attends dans l'oratoire.

GERTRUDE.

Oui, M. Urbain; gardez cette lanterne. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

URBAIN, *seul.*

Thérèse n'aura pas aussi promptement renoncé à Faldoni; c'est une feinte qui a un but secret, et la disparition de Faldoni est sans doute concertée avec elle. Les malheureux! quel peut être leur projet? Je frissonne; mais je découvrirai tout, oui, tout, je m'en flatte. Thérèse refusera-t-elle cet aveu à son meilleur ami. Si le délire d'un trop funeste amour a pu, fascinant un moment ses yeux, lui faire prendre une résolution condamnable, je ramènerai facilement Thérèse aux principes dont j'ai nourri son ame: allons au lieu du rendez-vous, j'y prierai le ciel de m'inspirer les moyens d'arriver à mon but; oui, j'espère encore y parvenir. J'aborderai de nouveau M. de Clarancourt; par ma persévérance, j'attendrirai son cœur; et si je triomphe enfin de son inflexibilité, je m'écrierai, en rendant graces au maître du monde de m'avoir appelé à l'exercice sacré de son culte divin: « Non, » il n'est pas sur la terre de plus belle mission que celle qui » impose le devoir si doux de réunir les familles, de veiller » sur la vertu, et de soulager l'humanité. » (*Neuf heures commencent à sonner. Il sort, l'horloge continue de frapper.*)

SCÈNE XVII.

FALDONI *paraît derrière la grille, un moment avant que M. Urbain ait quitté la scène; il marche à bas bruit.*

Grand Dieu! la grille est fermée! nous n'avions pas prévu ce terrible obstacle; encore un coup du sort fatal attaché à mon existence! Thérèse est déjà sans doute dans la Chartreuse, elle n'aura point fait attention à cette grille infernale; quels moyens employer pour nous joindre? Ces murs sont d'une trop grande élévation; ces pointes de fer empêchent l'escalade. (*Il remue la grille.*) Vains efforts pour l'ouvrir. Cherchons si quelque autre endroit ne me faciliterait pas un passage! (*Il disparaît.*)

SCÈNE XVIII.

THÉRÈSE, *les cheveux épars, la figure très-pâle.*

L'instant est donc enfin arrivé: ah! que neuf heures ont tardé

Digitized by Google

à sonner ; la mort s'avance bien lentement lorsqu'on l'appelle. Mais il y a quelques momens, étant assise auprès de ma mère, Gertrude m'a fait plusieurs signes, auxquels je n'ai pu rien comprendre ; l'un des domestiques est venu la demander, elle a été obligé de sortir du salon ; que me voulait-elle donc ? Je ne le saurai jamais à présent ; peu m'importe, j'ai quitté pour toujours parens, amis... Et vous, bosquets paisibles, témoins muets de mes malheurs, vous à qui je confiais mes soupirs, vous que j'arrosais de mes larmes, bientôt je ne vous verrai plus ; éloignons-nous, réunissons-nous à Faldoni,... j'ai besoin de sa présence pour soutenir mon courage ; une sueur froide se répand sur tout mon corps ; ah ! je le sens, les approches d'une destruction volontaire révoltent la nature ! (*Elle dirige ses pas vers la Chartreuse.*)

SCÈNE XIX.

FALDONI *reparaissant derrière la grille*, THÉRÈSE *auprès de cette grille.*

FALDONI.

Impossible de pénétrer ; mais n'ai-je pas entendu parler ?

THÉRÈSE, *s'arrêtant.*

Quelqu'un est là !

FALDONI, *tout bas.*

Thérèse, est-ce vous ?

THÉRÈSE, *avec un mouvement d'effroi.*

Oui, Faldoni, approchez.

FALDONI.

Je suis en dehors de la grille, qui, hélas ! est fermée.

THÉRÈSE, *allant vers la grille.*

Ciel ! il est donc écrit que nous serons séparés jusqu'aux portes du tombeau !

FALDONI, *prenant une de ses mains.*

Vous voilà, chère amie ; je vous vois, je vous parle, et je ne maudis plus mon affreux destin. Ma Thérèse est toujours dans les mêmes sentimens !

THÉRÈSE, *d'un ton assuré.*

Ma présence ne vous le dit-elle pas !

FALDONI, *à voix basse, et sortant de dessous son manteau deux pistolets, auxquels sont attachés deux rubans blancs.*

Thérèse, voici les armes qui vont mettre un terme à nos maux ! (*Il lui passe un pistolet à travers la grille.*) Mais pour éviter, chère Thérèse, que la fatalité fasse survivre l'un à l'autre, j'ai disposé cet appareil ; passons notre poignet droit dans le nœud coulant de ce ruban, déjà fixé d'avance aux détentes de ces armes, puis unissant fortement nos mains gauches, au second adieu que nous prononcerons, nous nous renverserons en arrière, et la mort nous frappera tous deux en même temps.

Digitized by Google

THÉRÈSE *prend le pistolet.*

O Providence, que j'invoque en tremblant! je me prosterne devant toi. Entends ma dernière prière! près de me jeter dans l'abîme de l'éternité, je t'appelle à mon secours. J'implore mon pardon et celui de mon père, à qui tu demanderas un jour sa malheureuse fille.

SCÈNE XX.

M. URBAIN : THÉRÈSE ET FALDONI *mettent un genou en terre : Thérèse est placée obliquement à gauche des spectateurs ; Faldoni, obliquement aussi, est à droite ; ils joignent leurs mains gauches à travers les barreaux de la grille, et approchent les pistolets de leur tête. Urbain paraît au bord de la troisième coulisse, à droite ; sa lanterne fait face au public.*

URBAIN, *à voix très-basse.*

Je crois avoir entendu quelques sons de voix étouffés! (*Il s'avance, en se baissant, vers l'avant-scène, et traverse le théâtre.*)

FALDONI, *pendant ce temps, à voix basse et avec une grande expression.*

Thérèse... adieu!

URBAIN, *très-bas.*

C'est de ce côté. (*Il se retourne avec précaution vers Thérèse, en remontant un peu la scène.*)

FALDONI, *très-bas.*

Thérèse.....

URBAIN, *apercevant Thérèse à la lueur de sa lanterne.*

Ciel! que vois-je! (*En prononçant ces mots il se précipite, d'un bras saisit Thérèse, de l'autre relève le pistolet qui part en l'air au-dessus de sa tête ; le mouvement qu'il fait faire au bras droit de Thérèse tend le ruban qui répond à la détente du pistolet de Faldoni, un second coup part presque en même temps que le premier, mais celui-ci ôte la vie à Faldoni, qui tombe derrière la grille.*)

[Le théâtre doit être très-noir pendant toute cette scène.]

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

M. et Mad. CLARANCOURT, FLORVILLE, GERTRUDE, URBAIN, THÉRÈSE, FRANÇOIS, Domestiques *avec des flambeaux.*

THÉRÈSE, *s'élançant vers la grille, aperçoit le corps de Faldoni étendu sur la place, jette un cri, recule avec horreur, et vient tomber près de l'avant-scène, à gauche du public, dans les bras de sa mère et de Gertrude.*

Ah! c'est moi qui l'ai tué; .. j'expire. Mon père! mon père!

Digitized by Google

voilà votre ouvrage... Je me meurs... O mon Dieu ! mon ame est innocente, reçois-la dans ton sein. (*Elle pousse le dernier soupir.*)

URBAIN.

Que cet épouvantable exemple fasse connaître aux enfans le danger de nourrir dans leur cœur de secrètes passions, et corrige les pères, esclaves de l'ambition, de la fortune et de l'orgueil.

(*Tous les personnages forment un tableau de consternation générale ; le rideau tombe.*)

20 J. 63

FIN.

Digitized by Google